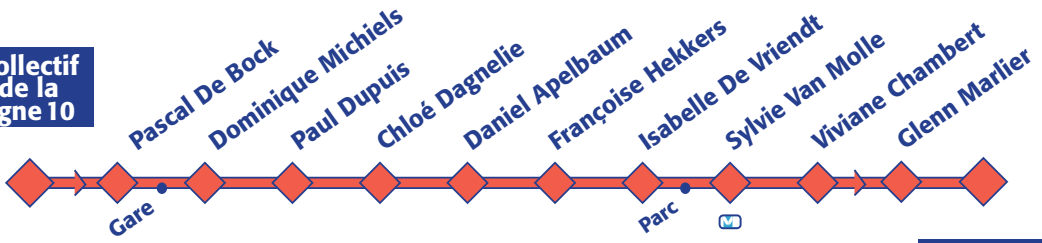


# ligne

# 10

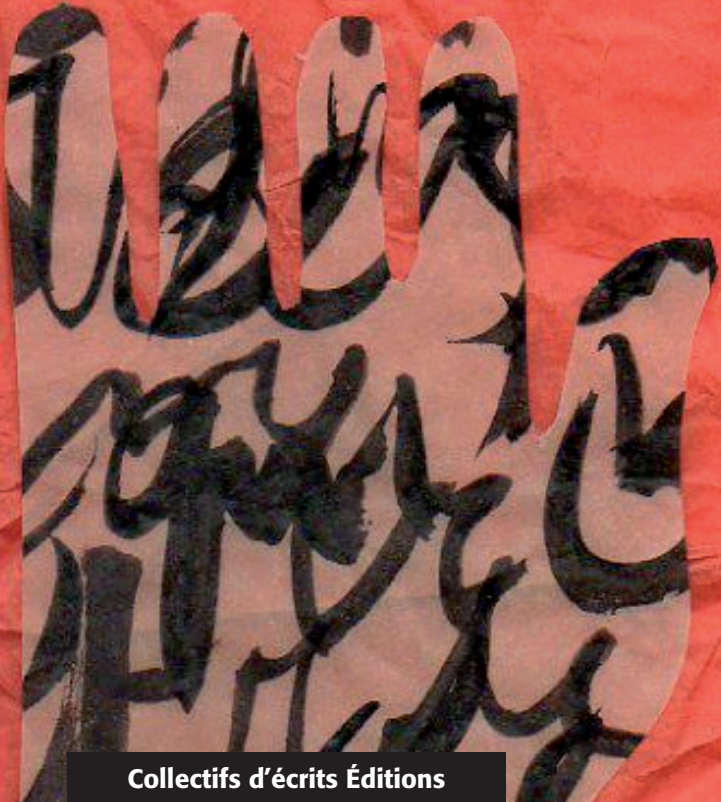
Collectif  
de la ligne 10  
*Poésie urbaine*

Collectif  
de la  
ligne 10



Poésie  
urbaine

RECUEIL DE TEXTES DE **10** AUTEURS BRUXELLOIS AUTOUR DU THÈME DE LA POÉSIE URBAINE



Collectifs d'écrits Éditions

**Quelques mots sur les Collectifs d'écrits  
et sur le Collectif de la Ligne 10**

Cette compilation de textes a été réalisée dans le cadre du projet Collectifs d'écrits.

Collectifs d'écrits se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Le projet a donné lieu à la création de l'asbl Scriptalinea, qui voit le projet se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), anglais (Writing Communities), néerlandais (Schrijversgemeenschappen)...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivains (reconnus ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective. Une fois l'objectif atteint, le groupe peut accueillir de nouveaux participants et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-) publics: centre culturel, association, bibliothèque... Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques.

Le Collectif de la Ligne 10 sévit à Bruxelles. Il vous propose de vous laisser guider dans les dix stations de cette ligne imaginaire dans la ville. Un cadavre exquis composé de la dixième ligne de chaque texte vous offre un aperçu de ce voyage de poésie urbaine.

En fin de compilation, chacun des lieux que le Collectif de la Ligne 10 a traversés vous sont brièvement présentés.

Cette compilation a fait l'objet d'une présentation festive le 19 octobre 2012 à la Maison du Livre de Saint-Gilles (Bruxelles, Belgique).

Si vous voulez rejoindre un collectif d'écrits, contactez-nous via notre site :  
[www.collectifsdecrits.org](http://www.collectifsdecrits.org)

*Isabelle De Vriendt,*  
Promotrice des Collectifs d'écrits,  
Présidente de l'Asbl Scriptalinea.

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Variis purus. Curabitur eu amet. Lorem ipsum dolor sit amet, consectetur adipiscing elit. Sed non risus. Suspendisse lectus tortor, dignissim sit amet, adipiscing nec, ultricies sed, dolor. Cras elementum ultrices diam. Maecenas ligula massa, varius a, semper congue, euismod non, mi. Proin porttitor, orci nec nonummy molestie, enim est eleifend mi, non fermentum diam nisl sit amet erat. Duis semper. Duis arcu massa, scelerisque vitae, consequat in, pretium a, enim. Pellentesque congue. Ut in risus volutpat libero pharetra tempor. Cras vestibulum bibendum augue. Praesent egestas leo in pede. Praesent blandit odio eu enim. Pellentesque sed dui ut augue blandit sodales. Vestibulum ante ipsum primis in faucibus orci luctus et ultrices posuere cubilia Curae; Aliquam nibh. Mauris ac mauris sed pede pellentesque fermentum. Maecenas adipiscing ante non diam sodales hendrerit. Ut velit mauris, egestas sed, gravida nec, ornare ut, mi. Aenean ut orci vel massa suscipit pulvinar. Nulla sollicitudin. Fusce varius, ligula non tempus aliquam, nunc turpis ullamcorper nibh, in tempus sapien eros vitae ligula. Pellentesque rhoncus nunc et augue. Integer id felis. Curabitur aliquet pellentesque diam. Integer quis metus vitae elit lobortis egestas. Lorem ipsum dolor sit amet, consectetur adipiscing elit. Morbi vel erat non mauris convallis vehicula. Nulla et sapien. Integer tortor tellus, aliquam faucibus, convallis id, congue eu, quam. Mauris ullamcorper felis vitae erat. Proin feugiat, augue non elementum posuere, metus purus iaculis lectus, et tristique ligula justo vitae magna. Aliquam convallis sollicitudin purus. Praesent aliquam, enim at fermentum mollis, ligula massa adipiscing nisl, ac euismod nibh nisl eu lectus. Fusce vulputate sem at sapien. Vivamus leo. Aliquam euismod libero eu enim. Nulla nec felis sed leo placerat imperdiet. Aenean suscipit nulla in justo. Suspendisse cursus rutrum augue. Nulla tincidunt tincidunt mi. Curabitur iaculis, lorem vel rhoncus faucibus, felis magna fermentum augue, et ultricies lacus lorem varius purus. Curabitur eu amet.

Lorem ipsum dolor sit amet, consectetur adipiscing elit. Sed non risus. Suspendisse lectus tortor, dignissim sit amet, adipiscing nec, ultricies sed, dolor. Cras elementum ultrices diam. Maecenas ligula massa, varius a, semper congue, euismod non, mi. Proin porttitor, orci nec nonummy molestie, enim est eleifend mi, non fermentum diam nisl sit amet erat. Duis semper. Duis arcu massa, scelerisque vitae, consequat in, pretium a, enim. Pellentesque congue. Ut in risus volutpat libero pharetra tempor. Cras vestibulum bibendum augue. Praesent egestas leo in pede. Praesent blandit odio eu enim. Pellentesque sed dui ut augue blandit sodales. Vestibulum ante ipsum primis in faucibus orci luctus et ultrices posuere cubilia Curae; Aliquam nibh. Mauris ac mauris sed pede pellentesque fermentum. Maecenas adipiscing

1 ante non diam sodales hendrerit. Ut velit mauris, egestas sed, gravida nec, ornare  
2 ut, mi. Aenean ut orci vel massa suscipit pulvinar. Nulla sollicitudin. Fusce varius,  
3 ligula non tempus aliquam, nunc turpis ullamcorper nibh, in tempus sapien eros  
4 vitae ligula. Pellentesque rhoncus nunc et augue. Integer id felis. Curabitur aliquet  
5 pellentesque diam. Integer quis metus vitae elit lobortis egestas. Lorem ipsum dolor  
6 sit amet, consectetur adipiscing elit. Morbi vel erat non mauris convallis vehicula.  
7 Nulla et sapien. Integer tortor tellus, aliquam faucibus, convallis id, congue eu,  
8 quam. Mauris ullamcorper felis vitae erat. Proin feugiat, augue non elementum  
9 posuere, metus purus iaculis lectus, et tristique ligula justo vitae magna. Aliquam  
10 convallis sollicitudin purus. Praesent aliquam, enim at fermentum mollis, ligula  
11 massa adipiscing nisl, ac euismod nibh nisl eu lectus. Fusce vulputate sem at sapien.  
12 Vivamus leo. Aliquam euismod libero eu enim. Nulla nec felis sed leo placerat  
13 imperdiet. Aenean suscipit nulla in justo. Suspendisse cursus rutrum augue. Nulla  
14 tincidunt tincidunt mi. Curabitur iaculis, lorem vel rhoncus faucibus, felis magna  
15 fermentum augue, et ultricies lacus lorem varius purus. Curabitur eu amet.

16  
17 hendrerit. Ut velit mauris, egestas sed, gravida nec, ornare ut, mi. Aenean ut orci vel  
18 massa suscipit pulvinar. Nulla sollicitudin. Fusce varius, ligula non tempus aliquam,  
19 nunc turpis ullamcorper nibh, in tempus sapien eros vitae ligula. Pellentesque rhoncus  
20 nunc et augue. Integer id felis. Curabitur aliquet pellentesque diam. Integer quis  
21 metus vitae elit lobortis egestas. Lorem ipsum dolor sit amet, consectetur adipiscing  
22 elit. Morbi vel erat non mauris convallis vehicula. Nulla et sapien. Integer tortor  
23 tellus, aliquam faucibus, convallis id, congue eu, quam. Mauris ullamcorper felis  
24 vitae erat. Proin feugiat, augue non elementum posuere, metus purus iaculis lectus,  
25 et tristique ligula justo vitae magna. Aliquam convallis sollicitudin purus. Praesent  
26 aliquam, enim at fermentum mollis, ligula massa adipiscing nisl, ac euismod nibh  
27 nisl eu lectus. Fusce vulputate sem at sapien. Vivamus leo. Aliquam euismod libero  
28 eu enim. Nulla nec felis sed leo placerat imperdiet. Aenean suscipit nulla in justo.  
29 Suspendisse cursus rutrum augue. Nulla tincidunt tincidunt mi. Curabitur iaculis,  
30 lorem vel rhoncus faucibus, felis magna fermentum augue, et ultricies lacus lorem  
31 varius purus. Curabitur eu amet.

***Le Collectif de la Ligne 10.***

32  
33  
34  
35  
36  
37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

La courbe d'un sein

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

La courbe d'un sein.

Pas exactement. C'était dans un train. Ça m'était venu subitement, cette envie de voir un sein. Une envie simple et solitaire. Qui ne devait qu'à elle-même le hasard d'exister.

Je ne me surprénais guère.

Illicitement attiré par le velours des premières, je m'étais dit « asseyons-nous ».

Le velours gratte, c'est vrai. Mais il caresse aussi. Il accueille et il enveloppe. C'est peut-être le velours qui, ce matin-là, m'a autorisé à nourrir mon envie.

Voir un sein. Liberté de choisir la pudeur et de la défier furtivement. Dans un élan qui, très légèrement, l'égratigne. Une envie de bonté. De douceur et de bonheur. Elle se suffisait presque. Juste pas assez pour en rester là.

Juste assez pour laisser à l'occasion le loisir de s'attarder.

Le train autorise l'envie de contempler un sein.

J'aime tendrement la cité ferroviaire, ce décor de l'envers. Le sédentaire confie au nomade ce qu'il cache aux passants. Une connivence de balançoires abandonnées, d'abris de jardin en ruine, de potagers, de barres de fer, de linge flottant, de fauteuils vides, d'épaves de bacs à sable. Le passager contemple, sans y penser, ce bric-à-brac qui en dit long .

Comme le velours, la cité déflorée nourrissait mon envie, ce matin-là.

De moins en moins distrait, je regardais autour de moi. En oblique, une demi-femme de trois quart. Qui lisait. De temps à autre, j'entendais la voix d'un homme, sans doute posé à côté d'elle. Il l'ennuyait ; parlait de voyages, de projets. Son livre lui proposait des évasions bien plus palpitantes .

Elle se lassait. Il se lassa.

Les trains ondulent entre rêves et fantasmes. Un trajet sans fin s'esquisse avec la belle pour qui vous n'existerez jamais. Avant même qu'elle ne vous demande d'un regard convenu si la place est libre, votre histoire est terminée. Vous l'avez abandonnée là. Ou elle, vous.... Très brève histoire d'amour, de jalousie, de réconciliations. Le train est un chemin de traverse, une voie sans issue qui barre nos routes. On y fait demi-tour pour revenir à soi.

Assez vite, les jardins firent place aux tunnels de graffitis. Le convoi ralentissait aux abords du ventre urbain. Le visage de la femme, au gré des éclairages, m'apparaissait sous des jours divers, comme ces cartes que l'on incline et qui changent de motif. Le motif, ici, restait le même. Et cette immobilité devenait troublante. La froideur

1 qui s'en dégageait atteignait mon corps et me donnait l'envie de fuir tout autant  
2 que de sonder cet être sans vie. L'homme s'était tu. Je percevais des froissements. Il  
3 rassemblait sans doute son bahut et s'apprêtait à descendre. Happés par le devoir, ces  
4 hommes-là descendent dans le centre. Sans résistance aucune, la femme se laissait  
5 bercer par le le freinage, flottant sur les ondes ferrées et reprenait sa place, comme  
6 un balancier dans un mouvement inerte. Le livre lui-même participait de cet état.  
7 Nulle page ne se tournait. Histoire figée dans une gare citadine. Au sifflement des  
8 portes, le train se dégonfla et notre petit homme, que je voyais enfin, s'évapora dans  
9 le brouillard des corps. La femme semblait maintenant dormir. Les gares souvent,  
10 réveillent les dormeurs. Ici, rien. Pas le moindre frémissement. Une morte. Lorsque  
11 le train fut reparti, je me mis en quête de toilettes. Il fallait que je voie. Elle dormait  
12 paisiblement et je m'assis à ses côtés.

13 Je m'assoupis.

14 A mon réveil, elle semblait avoir repris sa lecture. N'osant toujours pas la regarder,  
15 je me mis à lui parler, pour justifier ma présence à ses côtés alors que le wagon était  
16 vide. Étrangement vide, d'ailleurs. Je prétextai ma distraction, mon essoufflement.  
17 Bref, un mélange hétéroclite de raisons banales et peu probables.

18 Silence. Je m'enhardis.

19 ... »cela dit, je ne voudrais surtout pas vous importuner comme le petit homme de  
20 tout à l'heure. Moi non plus, .. je ne supporte pas qu'on m'arrache à mes rêveries. »

21 Mais pourquoi diable avais-je envie de m'entretenir avec cette inconnue ? Mes mots,  
22 je le sentais, trahissaient l'incohérence de mon esprit. Ils n'avaient aucun sens.

23 Toujours cette histoire de sein ? Oui et non, me disais-je.

24 La femme semblait sonder mon esprit dans un silence réprobateur.. Son visage, que  
25 je me hasardais à épier, n'était pas celui de la simple lassitude mais celui du jugement.  
26 Je devais donc me défendre. Mais de quoi ?

27 Non, bien sûr, je ne vous veux aucun mal. Le train ralentit. Le contrôleur fit son  
28 apparition. Appelé à la barre, sans doute.

29 Qui dit train dit billets. Les miens étaient restés à l'autre bout du compartiment.  
30 De là, j'aperçus le contrôleur effaré, se débattant comme un noyé. Brusquement, il  
31 s'enfuit vers l'avant du wagon.

32 Elle était morte

33 A cet instant précis, j'eus l'impression de l'accompagner dans cette mort étrange.  
34 Seuls les morts parlent aux morts.

35 Mes sens m'abandonnèrent.



36  
37

- Et ce train, vous y êtes monté où ? 1  
- J'y suis monté deux fois. Je suis allé au marché. 2  
- Quand ? 3  
- Entre les deux fois. Il y avait un marché et j'ai eu envie d'y faire un tour. 4  
- Soyons clairs. Vous êtes hors de cause. Vous n'avez pas pu tuer une femme qui était 5  
déjà morte d'un arrêt cardiaque avant votre arrivée. Vous nous parliez d'un homme... 6  
- Celui-là ? Non ! Trop petit. Trop boulot. Trop bavard. 7  
Margot Swann. J'avançais tête baissée, hanté par ce nom. Le commissaire n'avait 8  
lâché aucun autre renseignement. Aucun d'indice. L'arrêt cardiaque c'est tout ! Et ce 9  
nom... 10  
L'annuaire me renseigna. 7 rue Courte. Un numéro. Au répondeur, une voix tendre. 11  
Affectueuse. Bienveillante. « Je ne suis pas là. N'hésitez pas à laisser un message ou à 12  
appeler plus tard si vous n'aimez pas les messages » Ton amusé presque gêné. 13  
La troisième fois, je me décide à parler. Pas pour elle, bien sûr. Mais dans l'espoir 14  
qu'un proche me rappelle. 15  
« Rappelez-moi vite. Vous êtes en danger ». Côté flics, pas de soucis. Il ne pourront 16  
me reprocher que ma curiosité. L'heure de l'appel attestera mon innocence. 17  
Quel mystère entourait Margot Swann pour qu'on me dise si peu à son sujet ? 18  
Et ce petit homme ? Lui et moi – je le réalisais subitement – avions en commun 19  
d'avoir parlé à une morte. Lui aussi, s'était-il senti attiré ... Convoqué ! Convoqué par 20  
cette morbidité ? 21  
Au téléphone, la voix du commissaire. Il avait percé ma ruse. « Allons ! Ne vous 22  
mêlez plus de cette histoire ! Vous n'y tenez aucun rôle. Profitez de la vie qui est si 23  
courte. » Pas du tout courroucé. Comme si ma fourberie s'inscrivait dans une logique 24  
coutumière. Une sorte de tradition. 25  
A mon réveil, le téléphone. Une voix de femme. -Qui êtes-vous? 26  
Curieux, me dis-je, cette inversion de répliques. Peu de temps pour rassembler 27  
mes esprits, mon courage, mon intelligence humaine et mon sens de la répartie. Le 28  
grésillement du téléphone me rappela celui du vieux train qui se remet en branle. 29  
La voix me rappela un visage. Qui subitement mévoqua mon envie de sein. De 30  
digression en digression, les nanosecondes s'égrainaient. L'implacable sablier eut 31  
raison de tout. 32  
- Et vous ? 33  
- Vous avez appelé Margot Swann pour la mettre en garde. Que savez-vous d'elle? 34  
Qui êtes-vous ? 35  
- Je sais qu'elle est morte. C'est tout. Je ne suis personne pour elle 36  
- Je suis sa soeur. Et j'ai peur. 37



1 - Elle ne risque plus grand-chose.  
2 Je trouvais cette réplique tellement inappropriée que je la tus.  
3 - Je suis sincèrement désolé. Pourrions-nous nous voir ? Aujourd'hui ? Ce matin ?  
4 Rendez-vous pris au terme d'un dialogue de muets ou chacun épiait la part de  
5 vérité que l'autre ne lâchait pas.  
6 Moi qui n'étais ni ami ni amant, comment justifier mon intérêt pour cette soeur en  
7 allée ? Voyez comme mes pensées adoptaient une tournure littéraire. Une question  
8 de distance, peut-être...  
9 Dans le bistrot, changement de ton. La soeur devenait déférente.  
10 - AudreySwann.Enchantée.  
11 Elle aurait aussi bien pu me gifler. Me cracher au visage. Ou me serrer dans ses bras.  
12 Le ton déteignit sur le mien.  
13 - Mademoiselle Swann, sachez tout d'abord que je ne connaissais pas votre soeur. Je  
14 l'ai rencontrée dans ce train. Enfin son...  
15 - Cadavre ?  
16 - Il semble qu'elle était déjà...  
17 - Morte?  
18 -Euh... oui, quand je suis monté dans ce train  
19 - Ma soeur est morte de peur.  
20 Plus tard, je reviendrai sur l'impact de ce mot sur mon esprit. A cet instant. Elle  
21 avança le buste.  
22 - Pourquoi l'avez-vous appelée? J'aperçus les seins posés sur la table de part et  
23 d'autre du café tiède. Ceci m'autorisa :  
24 - C'est vous que j'ai appelée.  
25 - Moi ? Ces trois lettres réfrénèrent mon élan.  
26 Quelques secondes plus tôt, le mot peur m'avait transporté à la conversation  
27 téléphonique. De quoi les soeurs Swann pouvaient-elles avoir ainsi peur ?  
28 - Enfin vous ou quiconque pourrait m'aider...  
29 - Monsieur, ma soeur est morte et je ne vois pas en quoi moi, je pourrais vous  
30 être d'une....  
31 Ses mots se perdaient dans ma tête. Mais qu'est-ce qui lui prenait ? Je n'arriverais à  
32 rien de cette manière. Il fallait créer l'événement.  
33 Lorsqu' elle se leva pour s'en aller :  
34 - Attendez ! Je savais que votre soeur était morte de peur.  
35 Ce n'était qu'un demi-mensonge.  
36 Je la voyais enfin debout. Sur fond de bouteilles vides et de bar laqué.  
37 Ce dernier mot prononcé dans l'urgence me ramena au visage de Margot. La peur.

Le voilà, ce sentiment étrange que je n'avais pu identifier dans ce compartiment. 1  
Comme les Normands d'Astérix, la peur m'était étrangère. Presque inconnue. 2  
Comment expliquer tout cela à Audrey Swann ? 3  
4



5  
6  
7 - A quel moment votre relation ... amoureuse avec Audrey a-t-elle réellement  
8 commencé ?  
9 - Je ne suis pas certain que cet élément soit primordial pour l'enquête – si enquête il  
y a – , mais la nuit qui a suivi, Audrey l'a passée chez moi. 10  
11 Un amour qui allait jusqu'au bout. Et alla jusqu'au bout. La peur des Swann était  
12 stupide, je le savais. Elle aussi.  
13 - Audrey connaissait le jour de sa mort. Elle succomberait au même âge, jour pour  
14 jour, que sa mère et ses deux soeurs. Ne me demandez plus rien à ce sujet. Mourir  
15 d'avoir peur de mourir n'a aucune logique. J'ai vite compris qu'il était inutile de la  
16 raisonner. Je devais lui offrir toute la tendresse que j'avais eue pour Margot et que  
17 j'avais pour elle. L'accompagner amoureusement. Personne n'en a rien su...  
18 - Et cette histoire de sein ?  
19 - Peu importe le sein. C'est la courbe qui compte. Le sein confère à la courbe une  
20 perfection implacable. Un éternel retour.  
21 - Après sa mort, qu'êtes-vous devenu ?  
22 - J'ai continué à fréquenter les gares urbaines, à admirer l'envers des jardins en  
23 imaginant l'envers des corsages. A jouer au petit train. En avant et en arrière. A  
24 détester les lignes droites. J'ai croisé bien des femmes vivantes au regard mort. Jamais  
25 plus je n'ai rencontré de Margot Swann. Jusqu'à ce jour d'automne, il y a trois mois...  
26 cette fin d'après midi...  
27 - Ce crépuscule ?  
28 - Pas exactement...  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Poésie urbaine

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Maintenant on organise la fuite. La nôtre en fait. On l'a décidé Arne et moi. Et les copains. C'est même un voyage.

Bon, effectivement il y a un élément qui n'est pas compliqué à capter. Le pourquoi du maintenant. C'est la température, oui, compter sur un peu de chaleur. Non même pas, il s'agit juste de douceur en fait. C'est un frisson annonciateur, emballé dans un vent tiède qui imperceptiblement s'échappe et se distingue. De l'attendrissement, de la mollesse, un début de confort qui est déjà beaucoup plus que ces éternels minima. L'étai se desserre.

C'est étrange comme on n'en avait plus idée. Comme il y a des saisons froides qui dégomment le lointain. On ne scrute plus les plans d'évasion. Ne s'insufflent sur la ligne d'horizon ni voyages, ni envies de rencontres, ni découvertes. On passe outre l'hiver, l'engourdissement, l'Astringent.

On l'a supporté. On y survit à chaque fois.

*Dans la lourde nuit  
s'annonce la dépression sans larme.  
Poudre d'escampette.  
Vraiment.*

Arne s'est installé dans mon 54 m<sup>2</sup> trois mois après notre rencontre.

*Très très vite Lui et Moi,  
Toi et Moi.*

*Projeté  
Pétillé  
Attirés  
Douté  
Confiée  
Fantasmé  
Taraudée  
Invitée  
Appelé  
Chamboulés*



1 *Initié*  
2 *Envoyé*  
3 *Baisé*  
4 *Resté*  
5 *Intimité*

6  
7 *La trame carrée d'une rencontre.*  
8 *Aucunement une de ces fleurs compliquées.*  
9

10 C'est un appart 1 chambre dans le quartier de l'Auditoire. Assoupi et simplement  
11 moche. Pourquoi quand un endroit de cette ville est dit tranquille, faut-il qu'il  
12 que la fadeur si soit étalée ? Ah le style ineffable des petits immeubles et maisons  
13 unifamiliales du quartier de l'Audit. Il n'y a pas que ce quartier-ci par ailleurs, il  
14 y a celui de l'Ecluse et le coin des Genêts qui clignent à l'applaudimètre de la  
15 discrète et fondamentalement conventionnelle exubérance. Il est propre, aligné. Ce  
16 que l'on discerne : des reproductions de colonnes doriques réduites en façade, une  
17 récupération totalement édulcorée d'éléments de la Renaissance et une pincée de 'à  
18 la Française' proposées en un chic assemblage.  
19

20 Une symbiose de traits architecturaux dénaturés, permise en regard de la fraîcheur  
21 de l'élan des nouveaux propriétaires vers l'acquisition longtemps espérée d'une  
22 demeure unifamiliale ou d'un appartement dans un petit immeuble de rapport aux  
23 dimensions plus généreuses et vers de nouvelles terres pavées, éclairées, aménagées  
24 en voiries carrossables, places, larges trottoirs ayant repoussé à jamais les maraîchers  
25 et la verdure.  
26

27 C'est un non-style architectural qu'aujourd'hui beaucoup d'entre nous subissent.  
28 Sans doute au sortir de la guerre, les bâtisseurs et leurs commanditaires cherchaient-  
29 ils en se mitoyennant, la stabilité, la régularité, la proximité distante. Mais sous nos  
30 yeux leurs briques et parpaings et tous ces éléments de décoration édulcorés sont  
31 devenus indigestes dans les ventres!  
32

33 (Depuis lors bien sûr, comme l'époque le veut, les affiches 'A VENDRE' proposent  
34 des maisons uni- ou bi-familiales et les apparts sont officieusement coloués (et le  
35 réel se faufile avec gêne dans le cadre de certaines réglementations).

36 Le quartier de l'Audit connaît évidemment très bien ses limites et les rues de  
37 l'Activité, de Septembre et de l'Enthousiasme s'effacent dans la bravitude là où le

boulevard du Gouverneur Carl Hendrickx déploie classieusement sa large voirie, sa  
bande centrale verdoyante et fleurie et les demeures quatre façades protégées par  
quelques haies et pelouses de la circulation. Oui, là c'est très nettement majestueux,  
et c'était d'ailleurs cette haute bourgeoisie qui s'était en un établie dans cette  
périphérie alors champêtre et avait entraîné bien évidemment les suiveurs. Car eux,  
ils avaient le flair, le goût, les réseaux et les moyens d'actualiser leurs ambitions  
plurielles et déjà fluctuantes.

On y trouve des balcons en feronneries ou béton coulé aux motifs art déco, des  
embrasures à 3, 4 crans menant le coup d'oeil vers leurs ombres portées sur des  
portes imposantes, des fenêtres à croisillons. Des vitraux sans excès de couleurs, des  
touvelles par-ci, par-là, des losanges. Et je suis sûre, des parquets cirés, de l'ébène,  
des japonaiseries.

Dans la matinée du samedi, souvent je me réserve l'épreuve des courses chez  
Caldyl, (principalement celle de la file devant la caisse, sa longueur et le qui-vive  
face aux doubleurs professionnels). Puis le caddie de 45 litres débordant, je lève les  
yeux vers les façades écruées, grises, beiges, grèges reflétant la pâle lumière et c'est  
presque bien.

J'ai un job (à 4/5<sup>e</sup>) avec des tranches horaires variables selon les jours. Je fais  
l'accueil dans un EPM (Espace Public Multimédia) communal. Je n'y passerai pas  
toute ma vie mais pour l'instant c'est confortable : 20 minutes à l'aller en vélo (ça  
descend); 30 minutes avec le bus les jours gris, tièdards et pluvieux; les matins  
glacés, enneigés même lumineux; les réveils las, enrhumés.

Bon team spirit avec mes 3 collègues, réunions d'équipe où l'on mange ensemble  
et on rit parfois, coordination sans heurt de nos horaires et jours de vacances et  
récup. Mes compétences : capacité d'initiative, de soutien au public, zen, ouverture  
et respect (barbus, vieux avares bordeline, artistes trentenaires (parfois également  
sur le fil), madames, ...), capacité d'écriture (aide aux cv par exemple, démarches  
officielles, ..), notions d'informatique juste au-dessus de la moyenne, sans plus. Ceci  
dû entre autre à mon addiction aux réseaux sociaux (parano, facebook, twitter et  
maintenant pinterest) et à mon ex, informaticien.

Je n'ai pas opté pour la grande ville pour rien. Je l'ai approchée à presque toutes  
les périodes de soldes, lors de virées festives, de rendez-vous entre Larocquienois,  
eux dont la timeline marque clairement 3 phases :

1) Larocquiez, 2) études, 3) immigration vers la capitale. Derrière moi le chômage endémique de la région impactant 1/4 de la population, la ternaire diversité des cantines (pizzerias, dürums, chinois/chinois, pizzas, dürums, pizzas) et les amis, mon proche entourage où s'imbriquent cousins, amis, voisins, membres du club.

Je voulais un grand écart. Arpenter, s'égarer, perdre son chemin et son temps, errer en milieu urbain sans tomber frontalement sur une des cinq portes d'enceinte trop connue et trop rapprochée d'une autre. Et puis au-delà les ateliers de la fabrique royale à l'abandon.

Oui à savourer vietnamien, engloutir l'esprit vide les frites du dimanche soir, s'offrir le japonais.

Avoir des amis différents.

Oui aux petits riens de la capitale qui feraient se fendre les week-ends et les soirées d'inattendu, de nouveautés, de moments énervés, contrastés et les pointes d'ennui partiraient en sucette.

Et me voilà, citadine et anodine sans doute et avec quelques regrets (les copains évidemment). Certains soirs la nostalgie m'a pincée et je m'endormais tôt devant la télévision (mais pas d'alcool, juste du chocolat).

Chaque dimanche matin je participe au Dojo de la Jetée à une assise silencieuse. J'apprends aussi le flamenco pour sa colère et son chagrin, sa couleur sang et la grâce de la danse. Mon prof, Dario, est un super bon prof. Doué, beau et gay (heureusement je m'en suis aperçue directement, m'épargnant quelques semaines, si pas mois, de fantasmes pour des prunes).

Et puis il y a les réunions de mon association 'Vélos en ville' que je fréquente, il est vrai, un peu moins souvent qu'avant. Quand la motivation était robuste affleurant le guerrier et son objet nouveau, fraîchement découvert, porteur gambadeur, sautillant de débats et d'aventures urbaines.

Parfois on suit vraiment l'ordre du jour. Parfois une bonne idée s'y construit et se concrétisera.

Les actions médiatiques à quelques-uns, le travail de fond et de terrain de beaucoup de membres, les manifs festives, le lobbying ont attribué visibilité et présence à ce monde associatif-là.

Ses idées, ses valeurs, ses arguments se sont d'abord heurtés (et il faut le reconnaître, c'était un excellent nutriment pour la motivation pourfendeuse).

Puis se fût la longue et poussive période du goutte-à-goutte. Un par une, de temps à autre, un nouveau pratiquant s'immisçait dans la circulation. Je le remarquais; nous le commentions. Les heures étaient à la constance, à la persévérance et au maigrichon.

On observait une très très sobre progression numérique, imperturbablement.

Beaucoup d'évènements festifs, de présences dans des groupements divers et un contrat commercial judicieux plus tard, il y eu comme un emballement. Notre vision pris le large et à chaque saison, même froide, des flots réguliers d'adeptes novices s'écoulaient, dévalent les rues pentues sur leur bécane, entre les rails. Traçant comme des nouveaux convertis.

En voie d'être remballés aux calendes grecques les tenants des automobiles et des moteurs par ces déboulonneurs qu'un feu rouge ne peut plus contenir.

Nous restions étonnés. «C'est nous ça ?! Non ce n'est plus totalement nous. Ca ne nous appartient plus.»

Je me fige et juste par quelques coups d'oeil mobiles je les vois par vagues. J'observe le silence, l'impassibilité du pyromane qui fixe et jouit de son feu, le sabordeur de son échouage; sadisme, perversité sans doute en moins.

La gratitude, la reconnaissance, on se l'accordera peut-être entre nous, on n'osera d'ailleurs plus tellement se l'attribuer. On sera dépassé par le nombre, la jeunesse et la mémoire qui se défile.

Pourtant les assemblées mensuelles qui suivirent devenaient plus mornes et duraient.

La force du nombre c'était bien mais l'élargissement et notamment celui de participants aux réunions avait un prix : actions plus conventionnelles, consensus plus difficile à atteindre vu une plus large fourchette de points de vue dont certains devenant carrément mous.

*Alors j'y assistais mais je m'en évadais.*

*Qu'est-ce que des réveils sans trace de rêves*

*et sans les progressives étincelles du sommeil ?*

*Des journées et des nuits s'ensuivent où l'on s'en fout.*

*Que le rêve, même une bribe, morde ou entrelace mes humeurs atones.*

*Suite sans fin de nuits sans suite.*

*Suis en mode atténué, parfois en attente.*

*Reste sur ma faim de restes vivants quelque part dans les draps.*

*Qu'est-ce qu'une ville sans cours d'eau.*

*Des marais, un lac, oui, paraît-il,*

*Que la ville se dévoile sous l'asphalte, au large les pavés.*

*Le vent dévalera plus fort et nous fuguerons plus souvent.*

*Qu'autre part le cliquetis des haubans sur les mats, la vase puante,*

*le clapotis des remous contre les berges.*

1 *Les pavillons, les drapeaux, les fanions frétilent nerveusement.*  
 2 *Les filets sont lourds et tranquilles.*  
 3  
 4 *Qu'est-ce que se lover dans sa bulle sans*  
 5 *personne, Soi à peu près, tout simplement seul*  
 6 *point de mire.*  
 7 *Et les jours déambulent et les nuits se culbutent.*  
 8 *Je traque l'outre, qu'au-delà me surprenne.*  
 9 *Agenouillé l'appel est lancé.*  
 10 *Le son ombragé des cloches depuis lors résonne encore*  
 11 *et encore. Qu'on affectionne.*  
 12 *Nulle part il y cet impact*  
 13 *gonflé comme celui du carillon.*  
 14  
 15 Avec Sara, Romain, Gassp et évidemment Arne (car c'est à une de ces réunions  
 16 qu'il s'était un jour pointé) on se retrouvait souvent après au café des Fringants. Et vu  
 17 le cours des choses, à force de propos un brun moqueurs, de soupirs désabusés dans  
 18 les silences, de quelques flèches ironiques à l'encontre de l'équipe internationale de  
 19 chercheurs en sociologie de la mobilité qui avait décidé de nous ausculter («Champs  
 20 et stratifications sociales à 2 roues» cela s'appelait provisoirement), il y a bien eu  
 21 un rebond, un plan de sortie salutaire qui a fait sourire les tronches. Nous cyclistes,  
 22 on s'épargne. Donc on connaît le relief. On préfère les fonds de vallée en évitant  
 23 de grimper ce qui devait être une colline pour joindre l'un à l'autre. Et le relief  
 24 c'est l'eau, c'est l'Essoile et la Wayée, le Tordais et le Laven, rivières d'eaux grises  
 25 et âcres toutes identifiées, nommées, voûtées, enterrées, ensablées, bitumées et  
 26 invisibles à nos regards.  
 27 Et si on s'extirpait...  
 28  
 29 Du grogon : 'Sous le bitume, la flotte évidemment.'  
 30 De la dissidence : 'Et si on noyait le poisson enfin la bécane.'  
 31 De la scission : 'S'il y a de l'eau c'est qu'il y a de la vie. Dévions alors.'  
 32 Du changement de cap : 'Pagaies. Toi, tu donnes le rythme. Maintenant on vire!'  
 33  
 34 Et on a viré de bord.  
 35  
 36  
 37

## Journal du promeneur

J'ai choisi de découvrir Bruxelles en me promenant au fil du chemin proposé par le GR 126, Sentier de Grande Randonnée qui traverse la ville de part en part. Les forêts et les campagnes ont un charme et une beauté qui ravissent l'âme des citadins lassés par le tourbillon quotidien, tandis que l'attrait de la ville est d'une nature plus secrète. Il faut s'y promener pour la découvrir dans la lenteur d'une marche vagabonde.

Le tram me dépose un dimanche à sept heures du soir à la place Wiener, devant la maison communale de Watermael-Boitsfort. C'est près d'ici que le GR entre à Bruxelles. Je pars donc à la recherche des traits rouges et blancs familiers aux randonneurs. Après avoir traversé la chaussée, je m'engage, les semelles légères et les yeux attentifs, dans une jolie petite rue étroite, curieux de découvrir les secrets de ma ville. Voici une vitrine garnie de cages à oiseaux de toutes les formes et toutes les dimensions. Rentrer à la maison avec un couple de perruches amoureuses, quoi de plus poétique ! Mais c'est dimanche, le magasin est fermé, je reviendrai samedi prochain avec mes petits-enfants. Un peu plus loin, c'est l'atelier de Gepetto. La vitrine présente des jeux en bois, comme ceux de mon enfance, loin des guerriers japonais bruyants et gourmands de piles électriques. La poésie se nourrit des souvenirs de notre enfance. Sur la porte de la maison voisine, une inscription : nous avons des poules, vous pouvez déposer ici vos restes de pain merci - texte illustré d'un croquis avec des poules et des poussins dessinés d'un crayon léger. Un peu plus loin : sonnette cassée veuillez toquer. Je n'ose pas toquer et je poursuis mon chemin. Au bout de la rue j'aperçois les traits blancs et rouges du GR et je m'engage dans la rue du buis, qui prend rapidement une direction imprévue, vers la forêt de Soignes toute proche, après avoir longé le cimetière de Boitsfort. Je dois me résoudre à rebrousser chemin, car à l'évidence je ne suis pas sur la bonne piste. Bruxelles est en effet traversé par plusieurs itinéraires pédestres qui s'entrecroisent comme un nœud ferroviaire et qui peuvent confondre le randonneur. Je m'oriente par rapport au soleil couchant qui fait scintiller les vitres des maisons et je décide d'inverser la marche. Voici bientôt l'étang de Boitsfort, où des cygnes glissent doucement sur la surface de l'eau, dans la douce clarté du crépuscule. Il est huit heures de soir et le soleil se fait plus rasant à l'approche de la nuit. Si j'étais perdu au milieu de la forêt, au bord d'un étang noir et solitaire, je serais peut-être saisi d'un frisson d'inquiétude.

1 Un beau panneau me présente le plan des promenades de toute la région bruxelloise.  
2 J'y repère mon GR 126 qui est tout proche et je m'engage enfin sur le bon sentier,  
3 cap nord-ouest. Je traverse à nouveau la chaussée de La Hulpe et je décide de  
4 suivre les balises blanches et rouges jusqu'à la tombée de la nuit. Voici une rue  
5 bordée de belles villas entourées de verdure. Demain, le sentier me conduira vers les  
6 quartiers de la ville plus vivants, avec les passants, les voitures, les bus, les trams, les  
7 places, les poubelles, la vie. Pour l'instant, les balises me reconduisent à la Maison  
8 communale de Boitsfort, où attend un bus qui m'emmène vers Ixelles. Par la fenêtre  
9 du bus, je regarde les cerisiers du Japon en fleur, les jolies maisons entourées de  
10 jardinets bien soignés.

11  
12 Trois jours plus tard je reprends mes sandales de marche et mon sac à dos rouge.  
13 C'est le 25 avril, le jour anniversaire de la révolution des œillets au Portugal, là où  
14 j'ai vécu dans une autre ville, Porto, avec le fleuve, la mer, les caves de vin de Porto.  
15 Maintenant, je vis à Bruxelles, ville sans fleuve, sans mer, sans caves de vin de Porto.  
16 Chaque ville dégage un charme personnel, comme les femmes. La ville est  
17 féminine, elle accueille les hommes dans son giron. Aujourd'hui, je vais pénétrer  
18 jusqu'au cœur de ma ville. Le sentier me conduit entre les jardins, longe une maison  
19 entourée de fleurs, c'est le jardin d'enfants des Aigrettes, le plus beau des jardins  
20 de Bruxelles, au dire d'une maman que j'aborde à l'entrée de la garderie. Il y a des  
21 cerceaux accrochés aux branches, qui font penser aux anneaux des jeux olympiques.  
22 En marchant le long de l'avenue des ortolans, je découvre une sculpture, qui s'intitule  
23 Au soleil, son auteur est Jacques Vierset. Elle représente un homme qui s'étire en  
24 se renversant en arrière pour mieux se laisser pénétrer par la chaleur des rayons de  
25 soleil. Il ne lui manque qu'un peu de vrai soleil, car il s'est installé à l'ombre d'un  
26 arbre qui lui prend toute la lumière. C'est le moment où le poète anime la réalité,  
27 donne vie à l'œuvre endormie en lui offrant la lumière du soleil. Comme Gepetto  
28 qui insuffle la vie à ses marionnettes de bois, comme l'éclat du soleil qui colore les  
29 ombres grises de la nuit en un théâtre bariolé, ainsi les yeux du poète colorient le ciel  
30 et les pavés de la ville. Les sons ajoutent une autre dimension au paysage visuel. Des  
31 trains roulent à l'arrière des jardins, une tronçonneuse griffe l'espace sonore, trois  
32 chiens aboient en chœur, deux voisins causent sur le pas de leur porte.

33  
34 Voici Ixelles, l'école du bois de la Cambre, où les papys et les mamys attendent  
35 la sortie de leurs petits-enfants. Il pleut doucement, les parapluies s'ouvrent, noirs,  
36 rouges, bleus, comme une palette de peintre. Les traits rouges et blancs m'emmènent  
37 vers le bois de la Cambre. Le long des avenues du bois, c'est le combat entre le

grondement des voitures et le chant des oiseaux. Heureusement, le sentier s'écarte de  
1 l'avenue et m'emmène par l'allée des équipages, où je traverse un joli pont de bois,  
2 une allée de haute futaie en forme de voûte de cathédrale, une clairière tranquille,  
3 dernier locus amoenus avant de m'engager dans la rumeur de la ville. Par une allée  
4 latérale, j'aperçois le bâtiment tout neuf de la Solvay Brussels School, haut lieu  
5 de l'économie et du management, activité située aux antipodes de la poésie, mais  
6 indispensable, car il faut aussi nourrir le poète. J'entre dans un des pavillons d'octroi  
7 qui marquent l'entrée dans l'espace urbain. L'hôtesse de l'agence immobilière qui  
8 occupe les lieux me dit que ces pavillons ont été déplacés de la porte de Namur au  
9 moment où l'octroi a été supprimé. Ainsi donc, comme les personnages de Jean-  
10 Michel Folon, les pavillons volent à Bruxelles.

11  
12 Au début de l'avenue Louise, la Chambre du Commerce et de l'Industrie de  
13 Bruxelles interpelle le promeneur. Il faut accepter que notre capitale soit avant tout  
14 une ville de commerce. Mercure y côtoie Orphée, en bonne entente. Au centre de  
15 l'avenue, une sculpture impressionnante de Louis Samain, Nègres marrons surpris  
16 par les chiens. Un photographe occupé à choisir le meilleur angle de prise de vue  
17 du groupe m'explique que cette sculpture est inspirée du roman la Case de l'oncle  
18 Tom. Les autorités de la ville ont peut-être voulu évoquer l'épopée coloniale de la  
19 Belgique.

20  
21 Les jardins ordonnés de l'abbaye de la Cambre apaisent le malaise causé par la  
22 statue des nègres. Je passe sans m'arrêter devant le monument dédié à Camille  
23 Lemonnier et à son chef-d'œuvre, Un mâle. Je préfère suivre du regard le tableau  
24 vivant d'une jeune femme vêtue d'une veste rouge et d'une jupe à fleur, qui dévale  
25 en sautillant les escaliers du jardin. Je préfère la vie virevoltante aux blocs de pierres  
26 funèbres assemblés à la gloire du vieil écrivain. Voici les étangs d'Ixelles, avec les  
27 oies, les saules pleureurs et les balayeurs africains.

28  
29 La place Flagey, son paquebot et son église marquent la véritable entrée dans  
30 l'espace urbain. Les boutiques de la chaussée d'Ixelles fourmillent de joyeux  
31 projets : Atelier de la chaise musicale, là où on apprend la musique autrement, Le  
32 serpent à sonnettes, livres et jeux pour chenapans, Le temps des cerises, Zoldeur  
33 sachant zolder, La plume d'éléphant, et j'en passe, un catalogue de petits bonheurs.  
34 La poésie, c'est la vie, le jeu, la rencontre, la création pour le plaisir. Un dessin  
35 d'enfant à une fenêtre, un chat qui ronronne sur les genoux d'une vieille dame,  
36 l'accordéoniste qui fait la manche... Je retrouve les clichés colportés par les chansons  
37

1 populaires. Francis Lemarque et Edith Piaf ont chanté les charmes des ponts, du ciel  
2 et des rues de Paris. Jacques Brel et Dirk Annegarn nous ont fait aimer le Bruxelles  
3 d'hier et d'aujourd'hui.

4  
5 La place Fernand Coq est occupée par une sculpture moderne représentant une  
6 énorme moule orange. Nous sommes au pays des surréalistes, des ready-made de  
7 Broodthaers. Les épigones de Marcel Duchamp n'échappent pas toujours au piège  
8 du mauvais goût. Faire la promotion de notre ville à coup de cornets de frites, de  
9 moules, de manneken pis, c'est l'esprit belge décalé, où l'élégance cède la place à  
10 une bonhomie discutable.

11  
12 La pluie vient de faire son apparition. « Maman, ton parapluie ! » s'écrie une  
13 petite fille. « Je ne savais pas qu'il allait pleuvoir, il faisait superbe ! » : dialogue  
14 typiquement bruxellois. Le GR oblique vers la place Saint-Boniface et son église  
15 dont la façade a été ravalée. La blancheur éblouissante de l'église fait contraste  
16 avec la statue noircie du vieux comte Karel Woeste, ministre d'état d'un autre siècle,  
17 assoupi sur son socle.

18  
19 Je traverse la place du trône où je salue Léopold II sur son cheval et je rejoins le  
20 Palais des Académies (sciences, lettres, beaux-arts, médecine..). Dans les anciennes  
21 écuries royales, converties en centre de haut savoir, une aimable bibliothécaire me  
22 décrit les ouvrages précieux qu'on peut y consulter. Je lui expose ma démarche -  
23 à la rencontre de la poésie urbaine - et elle propose un titre à mon exercice, qui  
24 s'appellera donc « Le journal du promeneur ». Ce palais respire la lumière et la  
25 beauté. Les rumeurs de la ville n'y pénètrent pas, des conférences sur les sciences  
26 et la culture sont proposées aux visiteurs. J'y reviendrai volontiers pour écouter  
27 Christian de Duve parler du vivant et des mystères de l'univers. Le savant rejoint au  
28 poète dans l'exploration des secrets du monde.

29  
30 A l'entrée du parc de Bruxelles, deux lions de pierre observent avec une expression  
31 goguenarde le drapeau belge qui flotte sur le toit du palais royal. J'entre dans l'église  
32 de Saint-Jacques sur Coudenberg. C'est la paroisse royale, où une petite statue  
33 ancienne de la Vierge, la Mère de Grande Douceur, accueille les visiteurs. On y voit  
34 des photos évoquant la famille royale depuis le serment de Léopold Ier jusqu'à notre  
35 brave roi Albert II. Ci-gît le berceau du royaume de Belgique.

36  
37

La nuit est proche, le tram me reconduit chez moi. Un accordéoniste joue « Sous  
le ciel de Paris ».

4  
5 Le lendemain, je rejoins la place royale pour la troisième étape de ma traversée  
6 de Bruxelles. Les traits rouges et blancs m'entraînent vers le bas de la ville, en  
7 passant devant le Musée des Instruments de Musique. Sur ma droite une surprenante  
8 bâtisse néogothique. C'était jadis la pharmacie anglaise. Les inscriptions dorées sur  
9 la façade énumèrent les trésors qu'on pouvait y acquérir : bas élastiques, bandages,  
10 coffres de secours, ceintures. Une énumération qui ne manque pas d'une certaine  
11 poésie. Ma promenade se poursuit dans ce quartier où l'histoire ancienne se mêle  
12 au présent, le Mont des Arts avec son cube de verre, la gare centrale, la cathédrale  
13 Saints-Michel-et-Gudule où je m'intéresse aux controverses médiévales entre le  
14 mystique Jan Ruysbroeck et Bloemardine, une autre mystique chrétienne, qui a  
15 eu l'imprudence de chanter le très infâme amour charnel, qu'elle appelait amour  
16 séraphique. Ici, la poésie s'occupe de religion, elle évoque l'époque où des âmes  
17 pieuses rêvaient d'une synthèse alchimique entre l'amour humain et l'amour divin,  
18 au risque de finir dans les flammes purificatrices du bûcher de l'obscurantisme.

19  
20 Je reprends mon jeu de piste qui me conduit dans le quartier où les noms de rue  
21 évoquent les étals de marché : les herbes, les grains, le beurre, les poulets. Dans  
22 la rue du marché aux poulets, une bâtisse impressionnante rappelle la vocation  
23 commerciale du vieux Bruxelles. La Grande Maison de Blanc, avec son immense  
24 façade décorée de faïences multicolores, témoigne de l'époque où ce quartier central  
25 de Bruxelles connaissait une grande prospérité. Une frise de dames élégantes en  
26 parures surannées annoncent les articles à vendre : bonneterie, dentelles, corsets,  
27 layettes, trousseaux et autres friandises féminines. Revoici la poésie urbaine dans sa  
28 version commerciale. A l'opposé, le supermarket chinois de la rue Sainte-Catherine  
29 ne laisse aucune place à poésie. Je parcours les rangées de casseroles, de condiments  
30 et je m'arrête aux œufs de cane centenaires, qui en espagnol deviennent huevos de  
31 mil años. Il s'agit d'œufs que l'on enfouit pendant deux mois dans une boue de  
32 chaux, de riz, de cendre et de feuilles de thé, après quoi le jaune devient vert et le  
33 blanc devient brun translucide, avec un goût de soufre. Poésie culinaire version  
34 chinoise, produite aux Pays-Bas ! Après la rue Sainte-Catherine, la place du même  
35 nom, le quai aux briques où je m'arrête dans un bistrot, rue du Pays de Liège,  
36 pour déguster une Orval bien fraîche. Je rejoins la chaussée de Gand, la casbah de  
37 Bruxelles haute en couleur, je traverse le parc Bonneville, près des Etangs noirs,  
où une multitude d'enfants jouent sous la surveillance d'un régiment de mamans



1 marocaines qui papotent, assises sur les bancs publics disposés en éventail. Poésie  
2 exotique, qui s'accroît quand j'atteins la place Simonis avec son marché aux puces  
3 et où je rencontre un vieil ami marocain. Il est l'heure de rentrer.  
4

5 Le samedi suivant, je me suis levé tôt pour enfin boucler mon périple bruxellois.  
6 Le GR me conduira jusqu'au ring extérieur, aux limites de la Région bruxelloise.  
7 Dans le métro, je croise le regard d'un homme, qui semble être gardé par son chien,  
8 et celui d'un enfant qui donne la main à son père. Je redécouvre cette atmosphère  
9 particulière du métro, où l'on croise des silhouettes déambulant dans toutes les  
10 directions, des visages instantanés qu'on ne reverra plus jamais. Sur la place Simonis,  
11 la brocante bat toujours son plein. Au delà du parc, le mastodonte de la basilique de  
12 Koekelberg s'impose au regard. Un panneau touristique m'apprend que Léopold II  
13 avait imaginé de construire à cet endroit un panthéon à nos gloires nationales. Son  
14 gouvernement ne l'a pas suivi et la Belgique catholique et royaliste s'est lancée dans  
15 ce projet titanesque d'une basilique inspirée du Sacré-Cœur de Montmartre, un  
16 chantier inauguré avant la Grande Guerre et terminé dans les années cinquante, après  
17 la deuxième guerre mondiale. Une petite dame qui gravit les marches conduisant aux  
18 grandes portes closes de la basilique apporte une touche d'humanité au pied de cet  
19 édifice cyclopéen. La coupole vert-de-gris de la basilique salue l'autre coupole du  
20 palais de justice. Nos deux colosses conçus par la mégalomanie des hommes, à la  
21 gloire de la justice et de la religion, se donnent la réplique.  
22

23 Je pénètre enfin sur le territoire de Ganshoren. Une foule d'enfants s'agglutine  
24 devant l'entrée de l'école Notre-Dame de la Sagesse. Une vieille dame rencontrée  
25 sur le pas de sa porte me dit : « Il y a une fête à l'école... je vis ici depuis 50 ans...  
26 Ganshoren, ça veut dire marais aux oies en vieux flamand ... en bas de l'avenue  
27 Van Overbeke, il y avait jadis une ferme avec un paon qui faisait la roue... le 11  
28 novembre, fête de saint Martin, patron de la commune, c'est la cavalcade... » La  
29 présentation de cette petite commune bien sympathique est ainsi faite par un guide  
30 improvisé. Les traits rouges et blancs me conduisent par un sentier bordé de hautes  
31 orties, le long d'un ruisseau, puis au milieu d'une allée d'églatiers en fleur, qui fait  
32 penser aux promenades de Combray. Le château de Rivieren, ancienne propriété  
33 des comtes de Villegas, pourrait évoquer le château d'Yvonne de Galais. Les  
34 réminiscences littéraires affluent dans cette commune villageoise. Le sentier longe  
35 bientôt le cimetière de Jette, où j'aperçois les niches funéraires. J'avais commencé  
36 ma promenade en longeant le cimetière de Boitsfort à l'orée de la forêt de Soignes  
37 et maintenant je côtoie le jardin des morts de Jette et ses monuments funéraires,

pour retrouver ensuite le monde des vivants, quand je franchis le portail du F.C. 1  
Ganshoren, où se croisent des groupes de jeunes athlètes. Le sentier m'emmène 2  
enfin au bois de Laerbeek, où je découvre une majestueuse villa normande, devenue 3  
restaurant gastronomique. C'est le moment de m'offrir une pause café. Sur la 4  
terrasse, une dame accompagnée de trois petits chiens me demande : « Vous voulez 5  
bien me garder un instant mes petits chiens, vous n'allez pas me les voler ? » 6  
« Mais non, madame, je suis un promeneur poète, pas un voleur de petits chiens ». 7  
Le bois de Laerbeek est magnifique, une mini forêt de Soignes à la limite nord- 8  
ouest de Bruxelles, mise en péril par le projet d'extension du ring. C'est toujours 9  
le même combat à l'issue indécise entre le chant des oiseaux et le vacarme de la 10  
circulation routière. La clameur des camions et des voitures grandit de plus en plus 11  
jusqu'au moment où j'emprunte le tunnel sous l'autoroute pour me retrouver au 12  
seuil de la campagne flamande sur un chemin de terre où un petit lapin décampe à 13  
mon approche.. Je repasse sous l'autoroute pour rejoindre le territoire de Jette. Un 14  
arbre de vie a été planté pour défier le projet d'extension du ring. Sur le chemin de 15  
retour en direction de l'arrêt du bus, je longe un jardin populaire Le coin de terre. Un 16  
homme est occupé à bêcher son potager : « C'est deux fois bon pour ma santé, je fais 17  
de l'exercice et je mange des bons légumes. » Gare à l'extension du ring ! 18  
19

Oui, la poésie est présente à Bruxelles, à chaque coin de rue, dans les parcs, les 20  
jardins, aux vitrines des magasins, le long des sentiers. Sans cesse menacée par la 21  
folie des hommes et si précieuse pour notre bonheur de vivre. 22

Le promeneur rentre chez lui, rassuré et heureux : la poésie est toujours bien 24  
vivante, dans sa ville ! 25

*Bruxelles, le 7 août 2012.* 27



1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

## Rouge

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

« RETROUVEZ-NOUS HABILLÉ(E) DE ROUGE, PLACE DU PARVIS, CE DIMANCHE À 11 HEURES ».

Oasis fixait son téléphone portable avec étonnement. Le message l'avait cueilli au beau milieu de son entretien avec Charles Bertain, le Directeur général de la Sturb, la Société des transports urbains.

- L'insécurité est un phénomène de société.

- Pardon ?

Oasis avait bondi sur ses pieds, arrachant un couinement à ses semelles de crêpe, bon Dieu comme ce bruit l'horripilait.

- Parce que pour vous l'agression de ma grand-mère par un ado de quatorze ans dans votre Putain de bus 36 relève d'un phénomène de société ?

- Il est un fait que...

- Et que votre Putain de chauffeur ne soit pas intervenu, c'est aussi un phénomène de société ?

- Tout comme prononcer le mot « Putain » à chaque phrase, Mademoiselle Anca.

Bertain s'était levé en écrasant un soupir. Avait rejoint la fenêtre en deux enjambées. Un bâtiment aveugle lui renvoyait le reflet de celui des bureaux de la Sturb, anguleux et morne, comme lui et son humeur du jour. Il s'abandonna à quelques pensées vagabondes, du dossier urgent qui l'attendait sur son bureau au verre de whisky qu'il aurait aimé s'offrir.

Quand il se décida enfin à se retourner pour affronter Oasis, il s'étonna de la voir sourire. Ses yeux exprimaient l'innocence de l'enfant, pour qui tout, absolument tout, reste du domaine du possible. Sans qu'il puisse se l'expliquer, il se sentit gêné. Quand elle parla, il détourna le regard.

- Je m'excuse. Enfin, je veux dire... Excusez-moi. Encore un phénomène de société. Les gens s'excusent eux-mêmes... Quand ils s'excusent... En fait, vous n'y êtes pour rien et...

Comme Bertain se taisait, Oasis se sentit obligée de poursuivre, au risque de débiter des banalités :

- La violence est l'arme du faible. Et voilà que je vous agresse à mon tour. Elle se leva :

- Re commençons, voulez-vous...

Elle le rejoignit, sourire lumineux et main tendue, dans ce fichu chuintement de semelles qu'elle essaya de dissimuler en parlant fort. De l'autre, elle serrait contre sa poitrine un drôle de petit sac en forme de cœur :

1 - Bonjour, je m'appelle Oasis Anca. Je suis la petite-fille de Louise Anca, artiste  
2 étincelante, malheureusement agressée sur vos lignes lundi dernier.

3 - Comment va-t-elle ?, interrogea Bertain, plus gentiment qu'il ne l'aurait imaginé.

4 - Elle se remet difficilement. Elle est encore très choquée, vous savez...

5 Bertain attendit une suite qui ne vint pas. Il hocha la tête, plus pour se donner  
6 une contenance que pour exprimer quelque chose. La fille le touchait et cela ne lui  
7 arrivait pas souvent. Quelle étrange petite personne. « Etincelante ». Quelle curieuse  
8 façon de qualifier sa grand-mère ! Il desserra sa cravate. Son costume trop étroit  
9 semblait décidé à lui faire la peau. Il respirait avec difficulté.

10 - Ca va ?, demanda Oasis. L'homme paraissait au bord du malaise et elle lui prit  
11 le coude avec douceur.

12  
13 Quand, un peu plus tard dans la matinée, Charles Bertain téléphona en personne  
14 à la fleuriste du coin pour faire envoyer un bouquet de roses à la Maison de retraite  
15 des acacias, il resta un moment pensif avant de dicter le mot d'accompagnement.  
16 Décidément, certaines personnes semblaient destinées à rendre les autres meilleures.  
17 ...Oasis Anca... Un ange...

18 Il n'avait plus offert de fleurs depuis une éternité. Pourtant, il les aimait avant.  
19 « Avant ». Avant quoi ? Bonne question.

20 Dehors, les klaxons s'énermaient. Il raccrocha et resta un moment accoudé à son  
21 bureau, la tête entre les mains. Le vibreur de son smartphone lui arracha une plainte.  
22 Un téléphone intelligent. Où allait le monde. Il se redressa, étendit un bras fatigué  
23 vers l'appareil et s'en saisit. Il l'amena à la hauteur de ses yeux avec l'impression  
24 d'avoir à faire l'appoint, comme avec son appareil photo au temps de l'argentique.  
25 Décidément, sa vue baissait. Il déchiffra avec peine :

26  
27 « RETROUVEZ-NOUS HABILLÉ(E) DE ROUGE, PLACE DU PARVIS, CE DIMANCHE À 11 HEURES ».

28  
29 - N'importe quoi !, marmonna-t-il en lissant les rebords de son veston. Sa main  
30 tremblait et il se demanda pourquoi.



33  
34  
35  
36  
37

Rodrigo Capitale adhéra à deux cent pour cent à l'idée que chacun sur cette terre  
2 récoltait ce qu'il avait semé.

3 Chez Senso Assurances, depuis le changement de Direction, le temps était au  
4 rendement, pas à l'humain. Comme il est vain de lutter contre un courant puissant,  
5 Rodrigo remplissait scrupuleusement les tableaux horaires dans lesquels on lui  
6 demandait désormais de planifier toute action, du temps qu'il prenait à encoder une  
7 facture, à celui passé au téléphone avec les clients, jusqu'à celui qu'il réservait à  
8 chaque pause pipi, pudiquement reporté dans une colonne « divers ».

9 Dans la colonne « risque », où il lui appartenait d'évaluer pour quelle raison il  
10 pourrait être empêché de mener à bien son travail journalier, il avait encodé : « perte  
11 de temps inhérente à l'obligation d'effectuer des tâches non prioritaires ». Jusqu'ici,  
12 personne ne lui avait demandé de préciser le fond de sa pensée.

13 Jouissant d'un esprit inventif, Rodrigo luttait contre la bêtise à sa manière, avec la  
14 force tranquille d'un cheval de trait creusant son sillon. Son beau-frère Roberto, qui  
15 travaillait dans un magasin spécialisé dans l'impression de textiles et gadgets, l'y  
16 aidait, sans mesurer réellement l'impact de son intervention, qui était plus puissant  
17 qu'on aurait pu l'imaginer de prime abord.

18 Ainsi, chaque semaine, Rodrigo arborait un nouveau T-shirt, imprimé d'un message  
19 à la saveur légère, du type « Sauvez vos couverts en inox » ou encore « Filmez, ils  
20 sont souriants ! ».

21 Lui qui n'avait pas de goût particulier pour le copinage au travail, avait mis en  
22 place un porte à porte courtois, distribuant gracieusement thés ou cafés, jusqu'à  
23 ce qu'un esprit de corps émerge naturellement. Depuis peu, chocolats et autres  
24 friandises amenés par d'autres accompagnaient les pauses.

25 Rodrigo, chaque jour donc, forçait sa bonne humeur, chantait dans les couloirs et  
26 offrait une parole généreuse à chaque personne qu'il croisait. Il ne désespérait pas  
27 d'entraîner peu à peu ses collègues dans sa douce folie.

28 D'ailleurs, cela semblait chose faite.

29 Ce matin, quelqu'un avait déposé une enveloppe rouge sur son bureau. Elle ne  
30 portait aucune mention. Il l'avait ouverte avec gourmandise, elle était d'un grain  
31 inhabituel, douce comme la peau d'une pêche. Il n'avait pu réprimer un frisson. Ses  
32 doigts s'étaient refermés sur un bristol à la facture plus classique. Il l'avait porté  
33 à ses narines par réflexe, il n'avait aucune odeur. Le message était pour le moins  
34 surprenant. Il se déclina en lettres majuscules :

35  
36 « RETROUVEZ-NOUS HABILLÉ(E) DE ROUGE, PLACE DU PARVIS, CE DIMANCHE À 11 HEURES ».

37

1 Amusé, Rodrigo avait glissé le carton dans sa poche. Ensuite, parce qu'il le fallait  
2 bien, il s'était mis à reporter scrupuleusement dans son tableau excell, les chiffres de  
3 l'offre de prix du consultant amené à rendre un audit sur le bon fonctionnement du  
4 Service. Déjà, dans son esprit, il passait sa garde-robe en revue.



7  
8 - Hey, Oasis, te voilà !, tu es en retard !  
9 Ainsi fut accueillie la belle, quand elle arriva essoufflée, à portée de voix de son  
10 ami Livio, avec qui elle avait rendez-vous.

11 Elle se laissa tomber à côté de lui sur le banc, avec l'élégance de l'éléphant  
12 asthmatique :

13 - Oh, je suis désolée Livio. Je suis restée plus longtemps que prévu à la Sturb. Il  
14 était sympa, finalement ce type...

15 Elle entreprit de lui expliquer comment Charles Berthier lui avait remboursé  
16 intégralement le montant de la visite de sa grand-mère chez le médecin :

17 - Il a même payé le tube d'arnica et le flacon de fleurs de Bach que je lui avais  
18 acheté à la boutique d'aromathérapie. Tu te rends compte ? C'est chouette, non ?

19 Livio opina du chef. L'histoire ne l'intéressait que parce qu'elle avait chaviré son  
20 amie. Que pouvait représenter la somme d'une trentaine d'euros au regard du salaire  
21 d'un haut dirigeant ? A compter que l'homme l'ait prélevée de ses propres deniers,  
22 ce dont il doutait.

23 D'autorité, Livio plaça un pinceau dans la main d'Oasis. Il se pencha pour ramasser  
24 son sac en coton recyclé. Chaque tube de peinture qu'il en extrayait lui arrachait un  
25 râle de satisfaction :

26 - Ah celui-là, il a vécu !, s'exclama-t-il en lui tendant le flacon de rouge. Tu te  
27 rappelles l'impasse du Tilleul ?

28 Oasis sourit. Si elle s'en rappelait... La photo de l'endroit circulait encore sur les  
29 réseaux sociaux. Elle avait même été classée dans le top dix des créations les plus  
30 originales du Collectif des poètes urbains, dont ils étaient membres actifs tous les  
31 deux.

32 Le terrain à l'abandon, revisité par l'imaginaire d'Oasis, figurait une scène de  
33 crime. Un poteau en béton, couché-là pour une raison obscure, agonisait dans une  
34 mare de sang, avec une expression de souffrance peinte par Oasis sur son visage de  
35 granit. Un deuxième poteau, campé de guingois un mètre plus loin, s'épuisait dans  
36 un cri muet, observé par un troisième, dont l'expression sadique laissait présager le  
37 pire.

- Deux tubes, qu'il t'a fallu pour peindre la flaque de sang... Franchement, parfois  
je me demande d'où viennent tes idées...

Elle rit :

- Dis, Livio, tu l'as reçu toi aussi, le message pour dimanche ?

- Le message pour dimanche ?

- Une invitation à se rendre au Parvis habillé de rouge... A onze heures...

- Génial ! Ca vient de qui ? Tu me le transfères ?

Elaborant mille hypothèses sur le dessein du mystérieux expéditeur, les deux  
amis continuèrent à deviser un moment, jusqu'à ce qu'Oasis, qui avait besoin de  
concentration quand elle dessinait, se décide à reproduire fidèlement le personnage  
espion de sa maquette, sur la façade lézardée de la maison des jeunes. Par une  
illusion d'optique, un gamin de bande dessinée semblait glisser sur la rampe  
crochetée au mur, avec une bonne humeur qu'elle partageait.



16  
17 *Journal Le Soir, Dimanche, 22 avril 2012*

18  
19 *ROUGE*

20  
21 *La marché battait son plein ce matin à la Place du Parvis à Saint-Gilles,*  
22 *quand une centaine de personnes, toutes habillées de rouge, se sont mises*  
23 *à déambuler parmi les badauds. Le rassemblement, né d'une invitation*  
24 *anonyme envoyée par sms et retransmise notamment par les réseaux sociaux,*  
25 *invitait qui le souhaitait à se rendre sur les lieux, vêtu de rouge.*

26 *Les coups de feu, tirés du 1er étage de la Maison du Peuple, établissement*  
27 *bien connu des bobos bruxellois, ont atteint trente-quatre personnes, avant*  
28 *que le tueur fou ne soit neutralisé par l'un des serveurs du lieu.*

29 *Appréhendé par la police, le tueur, photographe de profession et accro aux*  
30 *jeux vidéo, ne regrette rien. Il a justifié le massacre par une envie artistique,*  
31 *chaque victime constituant un élément rouge dans son « installation ». A*  
32 *l'instar de certaines campagnes publicitaires bien connues, il escomptait,*  
33 *par quelques images choc prises après la tuerie, retenir l'attention du*  
34 *citoyen lambda et secouer une société qu'il estime empreinte d'une passivité*  
35 *mortifère.*

36 *Nul doute qu'il y a réussi.*

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Graffitis

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

*Langage des signes*

homme et femme cernés  
de bulles de silence  
ballets de doigts en sous-titres

*Alcools*

la tête lourde de  
coups un homme traverse  
poings serrés au bout des bras

*Promenade*

déchets sur trottoirs  
voie libre au chacun-pour-soi  
dénis de cité

*Carte postale*

jolie Brussels encore vierge  
saluée d'un stylo  
tatouage d'été

*Circuits*

les trams glissent tournent grincent  
soufflent soupirent s'ouvrent et se  
ferment  
grillages dans la ville

*Mésange*

posé sur une branche  
l'azur oiseau du bonheur  
au loin des sirènes

*Conversation*

1  
2  
3 égarée dans la ville anonyme  
4 elle parle elle rit solitaire  
5 ô Folie  
6  
7 qu'est ce cordon surgi de l'oreille  
8 tel une excroissance ombilicale  
9 oreillette

*Excepté circulation locale*

10  
11  
12  
13  
14  
15 trous flaques nids de poule affaissements barrières Nadar  
16 canalisations marteaux piqueurs pelleteuse tranchées pioches  
17 sacs ciment macadam déviation piétons traversez  
18

*Prisons*

19  
20  
21 veilleurs de vie  
22 vos graphes commis en vitesse  
23 dans le trafic des jours accrochent  
24 mille regards  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37



1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Sous la neige, la ville

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Neige, skis, ski de fond.

Petit garçon de trois ans assis dans une poussette, le regard fixé sur ces lattes géantes qui glissent dans la neige. Son regard fixe la ville-neige, tout est blanc, tout bâtiment est piste, tout est terrain de jeux.

Les toits sont les montagnes réservées au ski alpin, les rues sont les allées réservées au ski de fond, le snowboard a pris ses quartiers sur les lieux, d'ordinaire, réservés au skateboard.

Les lattes virevoltent dans les airs. Skis et snowboards, s'élançant seuls, épris de liberté, dépourvus du poids qu'ils supportent habituellement.

Des toits, les pistes se déroulent au fur et à mesure de la course, et s'effacent instantanément après le passage des lamelles qui fendent la neige.

La neige! La neige plutôt que le béton, la neige plutôt que la brique, la neige plutôt que le verre.

La légèreté de ces bottillons de glisse sans les poids lourds qui les chaussent. Ils retombent dans la rue pour une randonnée de fond, ils investissent la ville, froide, glacée, blanche. Au loin, des snowboards font des acrobaties.

Les glissements traversent l'air et le silence. Un rire, un crissement.

Le rire de l'enfant, le crissement de la poussette, l'enfant joue à faire des empreintes dans la neige, la poussette se promène. Chacun va son chemin. Tous les deux savourent.

L'enfant se laisse tomber sur son derrière comme s'il avait un ressort au niveau du postérieur, il rit, la neige est son compagnon de jeu. La poussette toute excitée ne tient plus la route, elle vacille dans tous les sens, ce n'est pas grave, elle est maîtresse de son destin.

La ville semble légère, accessible, sans contraintes, elle est compagnon, elle est partenaire, elle est complice. La neige est son allié, la neige la rend simple, agréable, décontractée. La neige impose son rythme, sa cadence. Il est bon de l'entendre craquer sous les pas, de nous entendre, d'entendre la vie. Paradoxe, période où tout meurt, le froid réveille, réactive, redynamise.

Le petit garçon s'aventure dans la poudreuse, il marche lentement, s'enfonçant dans la neige jusqu'aux mollets. Hormis les skis et les snowboards, il n'y a pas âme qui vive. Il est seul. Cela lui plaît. Il avance tant bien que mal, tel un conquérant, haut comme trois pommes. Il comprend vite qu'en glissant les pieds, il avancera plus rapidement, il fait du ski de fond, sans ski. Il lève les yeux et voit, avec envie, les skis



1 et les snowboards virevolter. Lui, il ne peut que marcher. Il poursuit sa route, il ne  
2 peut pas voler, mais il peut courir, il peut sauter. Il court tant bien que mal, fait des  
3 pirouettes, tombe sur ses pieds, sur ses fesses, il éclate de rire. Au loin, il remarque  
4 sa poussette, qui comme lui savoure sa liberté. La poussette le voit, ils se font face  
5 un instant, puis partent chacun de leur côté.  
6

7 Tant d'obligations, tant de règles, tant de choses imposées, tant de libertés cadrées,  
8 surveillées, édictées! La ville est à eux pour un instant, ils sont face à eux-mêmes. Ils  
9 savent qu'ils vont devoir se retrouver.

10 Le petit garçon, continuant à marcher, lance des boules de neige en direction des  
11 skis alpins qu'il n'atteint pas. Ce qu'il apprécie, c'est le lancé, pas la cible. C'est  
12 la boule qu'il confectionne, une boule ronde, énorme. C'est l'effort mené pour la  
13 lancer, c'est le geste du lancement, le plaisir de faire, pas d'atteindre, car ça, c'est  
14 une autre histoire. Ce qu'il veut, c'est découvrir, c'est parcourir, c'est essayer. Se  
15 nourrir, juste se nourrir.

16 La poussette, lestée du petit garçon, apprécie la légèreté de son châssis, les  
17 dérapages, les accélérations, les freinages brusques, l'aventure! Pas la mission de  
18 sécurité! Pas la mission du transport! Pas la bavette de l'enfant! Exister pour soi, pas  
19 pour l'autre! S'aventurer par choix, pas selon le désir d'un autre!

20 La poussette et l'enfant se retrouvent, chaussés de ski, chacun au sommet d'un toit,  
21 chacun en amont d'un voyage, d'une aventure. Skier en ville, dans leur ville! Sur  
22 les toits, dans les airs, dans les rues! Ce n'est pas eux qui dirigent les skis, mais les  
23 skis qui les dirigent. L'enfant, la poussette, sont en position. Autour d'eux, d'autres  
24 longues lattes, d'autres planches de neige, l'une contre l'autre vont rythmer leur  
25 voyage aux sons des planches.

26 Le voyage commence pour chacun d'eux, la descente, le froid qui les caresse, la  
27 vitesse frénétique, excitante, troublante. Ils sont hors piste, dans les airs. Ils hument  
28 l'air de leur ville, la fendent l'embrassent, l'enlacent. Ils font partie du paysage. Les  
29 acrobaties que les skis leur font faire, et le son rythmé des planches contribuent à  
30 cette communion. Ils tourbillonnent sur eux-mêmes tels des samares et se mélangent  
31 à l'air. Ils atterrissent sur la neige ferme, enveloppés des bâtiments qui font leur ville,  
32 leur forêt, leur jungle, leur territoire.

33 Parcourons cette ville, chaussés de ski! Plus de pavés, plus de rues, plus de trottoirs,  
34 plus d'obstacles, ni pour l'enfant, ni pour la poussette.

35 Glisser sur la neige, de quartier en quartier. Plaisir fugace, mais pour une  
36 poussette, plaisir unique, extase, découverte. Ah! Cet objet aux multiples facettes,  
37 aux multiples fonctions, aux infimes possibilités. Quel plaisir d'être autre chose,

d'exister autrement, d'être transformée! Que deviendra la poussette après avoir  
rempli sa fonction première? Elle déambule dans la ville, «pourquoi pas une luge, un  
snowboard, ou un ski!», vivre la ville autrement, vivre la neige, elle aime la neige!

Glisser sur la neige, de quartier en quartier. Plaisir fugace, mais pour un enfant,  
plaisir naissant, plaisir saisonnier, et pour cette première expérience, plaisir sans  
béquilles (les parents). Il ne risque rien, les skis savent ce qu'ils font! Il est donc  
possible de faire des choses seul, par soi-même. Il est donc possible d'être mené par  
d'autres forces.

Au loin, un cerf allongé à terre, l'enfant fait stop de la main, il l'observe. Le cerf se  
relève et s'approche de lui. Il s'avance jusqu'à être nez à nez avec l'enfant.

Le cerf le sent, l'enfant fait de même. Yeux clos. Narines aux aguets. Paupières  
relevées.

L'animal et l'enfant s'apprécient.

Un cerf dans la ville!

Il ne peut pas toucher le cervidé, car celui-ci est couché.

L'animal qui se tient devant lui, n'est pas! Ou pas encore!

L'enfant sourit.

L'animal baisse la tête.

Il la relève.

Est-ce qu'une rencontre peut-être aussi simple?

Est-ce que deux êtres différents peuvent-ils se comprendre aussi simplement?

Est-il possible de s'apprécier du premier coup d'œil?

L'enfant ferme les yeux, face à lui, il se voit, adulte.

Il se voit coucher à terre, dans la neige.

Alors c'est lui qu'il rencontre!

Lui, adulte!

L'homme est couché, ventre à terre, dans la neige.

La neige qu'il apprécie tellement, la neige qui le protège, la neige qui protège tout,  
sous elle.

Mais pourquoi est-il étendu dans la neige, pourquoi l'enlace t-il?

L'homme pleure.

La poussette chaussée de ski est complètement libre, la ville défile sous ses yeux,  
mais ce n'est pas elle qui donne l'impulsion, ce n'est pas elle qui dirige.

Elle s'élance sur le côté, obligeant les skis à s'arrêter. La poussette ne veut plus, la  
poussette n'en peut plus!

1 Elle apprécie cet instant. Elle est seule dans la ville, elle a décidé de s'arrêter  
2 et d'être. Comment est-elle devenue poussette? Comment son existence a pu être  
3 possible? Comment sa voie a-t-elle été toute tracée?  
4 Elle se souvient de son assemblage, elle prenait forme petit à petit, des automates  
5 habillaient la carcasse principale, roues avant, roues arrières, toile recouvrant le  
6 châssis, la poignée. Ces différentes étapes l'approchaient inexorablement de la vie.  
7 Ça y est, elle était là! Elle était quelque chose, pas juste un tas de ferraille et  
8 de la toile, mais un tout. Alors qu'est-ce qui n'allait pas? Dès qu'elle a mis une  
9 roue dehors, elle a su! Elle ne voulait pas être une poussette! Elle était décidée à  
10 être autre chose. Être là, à cet instant, était une chance. La neige lui donnait une  
11 certaine indépendance, puisqu'elle recouvrait tous les obstacles. Les larmes de  
12 l'homme faisaient fondre la neige sous lui, faisant découvrir un petit bout de la ville.  
13 Cette ville, cette vi(II)e. L'enfant s'approche. Il se regarde, homme, pleurant à terre.  
14 L'adulte lève les yeux, et se voit, enfant. Il ne pleure pas de chagrin, il ne pleure  
15 pas de découragement. Il pleure la vie! L'enfant s'agenouille pour se mettre à son  
16 niveau. Ils se sourient. L'homme se relève.  
17 Tous les deux, côte à côte, l'enfant toujours chaussé de skis, parcourent la ville.  
18 Ce qu'il (l'enfant/l'adulte) aime dans une ville, c'est les hauts sommets qui  
19 côtoient les plus petits, ce sont toutes les illuminations qui sont autant de regard,  
20 autant d'histoire. Ce sont tous ces villages mis côte à côte, c'est l'anonymat, c'est  
21 ce fourmillement de pensées, ces chuchotements de voix que la neige nous renvoie  
22 comme un boomerang.  
23 On est entouré et on est seul!  
24 Ce qu'il n'aime pas, c'est que la ville nous happe, nous dénature, nous presse.  
25 L'enfant et l'adulte qu'il est, le ressent très fort.  
26 La neige met le holà.  
27 La neige dans la ville, lui plaît pour cela, on peut grâce à elle vivre à son propre  
28 rythme. On peut grâce à elle respirer.  
29 Regardez tous ces petits nuages qui s'évadent de nous dès qu'on ouvre la bouche!  
30 Ne pourrait-on pas être neige nous-même? Ne pourrait-on pas être flocon? Ne  
31 pourrait-on pas s'entasser tous et ne faire qu'un?  
32 Le petit garçon souffle pour faire naître un de ces petits nuages et comme une bulle  
33 de savon, il l'étend autant qu'il le peut. Ils s'installent dessus et poursuivent leur  
34 pérégrination sur la ouate.  
35 La poussette se voit à travers la vitre d'une maison.  
36 Elle n'est plus poussette.  
37 Elle est robot!

La poignée en forme de guidon faisant office de tête, la toile représentant le tronc. 1  
Les pattes, les bras et les jambes. Les roues, les mains et les pieds. 2  
Le robot qu'elle est, est également chaussé de ski. On peut donc être autre chose, 3  
être quelqu'un d'autre, être ce que l'on désire! Le robot regarde la poussette de l'autre 4  
côté de la vitre. Voilà ce qu'elle est de l'autre côté de cette vitre! Ils se regardent. 5  
Le robot s'approche lentement de la poussette. Ils ne peuvent pas se toucher, juste 6  
se regarder. 7  
8  
La poussette s'approche le plus près possible de la vitre. Elle se penche, se 9  
retrouvant sur ses roues avant. 10  
Ils sont nez à nez. 11  
Ils s'observent. 12  
La poussette rêve t-elle? Ou est-elle réellement robot de l'autre côté? 13  
Ainsi, il lui est possible de marcher, de courir, d'être comme le petit garçon qu'elle 14  
accueille d'ordinaire dans son drap. 15  
Elle ne peut plus se détacher de cette image, de son image, de son autre elle, de ce 16  
qu'elle est vraiment. 17  
Le robot est ébahi! 18  
Comment a-t-elle fait pour vivre si longtemps dans ces conditions? 19  
Comment a-t-elle pu le supporter? 20  
Qu'est-ce qui l'a maintenue dans cet état? 21  
L'espoir? 22  
Le robot place ses mains devant sa poignée (visage). 23  
Il est dans la ville enneigée. Il enfonce à chaque pas, ses skis profondément dans 24  
la neige. 25  
Quel plaisir! 26  
Ah! 27  
Quelle gageure aussi! 28  
Comment faire pour ne pas se marcher sur les skis? 29  
Attention de ne pas tomber! 30  
Pourra-t-il se relever en entier? 31  
Tomber. 32  
Ne plus exister. 33  
Fragile, finalement, le rêve, le désir, l'espoir. 34  
La ouate et ses occupants se sont immobilisés au dessus de la ville, comme un 35  
nuage menaçant, ou plutôt, comme un nuage annonciateur de douceur. 36  
Enfant, adulte, c'est toujours la même personne, toujours le même regard, triste 37

1 et joyeux. Le système, la vie. La société, le monde. Toujours les mêmes questions,  
2 toujours les mêmes constats. L'absurdité! La créativité! Le même déchirement! Ce  
3 qui distinct l'enfant et l'adulte, c'est l'âge, l'enveloppe, la durée du chemin déjà  
4 parcouru. Pourquoi se retrouve t-il à ce moment là? L'enfant a compris l'absurdité,  
5 l'adulte vit dans l'absurdité. La créativité est leur bouée de sauvetage. L'enfant  
6 comprend que ce sera sa vie. La créativité! Envers et contre tous. Les yeux du nuage.  
7 Nuage, signe de vie. Allons-nous déferler d'autres billes duveteuses? Allons-nous  
8 juste couvrir le ciel? Il se regarde (l'enfant/l'adulte). L'enfant balance les pieds au-  
9 dessus de la ville. Il réalise qu'il est neige. S'il saute par dessus le nuage, les skis le  
10 réceptionneront. L'adulte qu'il sera, le comprend. Mais la neige fond! C'est pour ça  
11 qu'il pleurait! L'enfant saute!  
12 Le robot continue à déambuler en faisant de grand geste.  
13 Il découvre le mouvement. Lever, baisser, lever, baisser. Se transformer! Qui l'eut  
14 cru?  
15 La ville lui apparaît autrement, il en fait partie, au même titre que le petit garçon,  
16 il y contribue. Il ne se sent plus créature mais créateur. La ville lui ouvre les bras et  
17 il s'y engouffre avec bonheur. Il se sent grand, tout est possible.  
18 Même s'il a des roues à la place des mains et des pieds? Même si tout n'est que  
19 instinct chez lui, car il est dépourvu de sens? Il ne peut communiquer avec personne.  
20 Mais alors, quelle est son utilité? Il est ce qu'il a toujours rêvé d'être, mais à présent  
21 il est seul! A travers la vitre, le robot ôte ses mains de devant la poignée (visage).  
22 Le robot et la poussette sont immobiles. Le petit garçon atterrit sur la poudreuse, il  
23 s'immobilise.  
24 L'enfant rouvre les yeux, le cerf a disparu. Il est fatigué, il aperçoit la poussette, il  
25 ski jusqu'à elle et ôte ses skis. La poussette se tourne vers lui, les skis se détachent,  
26 elle se remet sur ses quatre roues, l'enfant s'y installe et s'endort.  
27 Ski de fond, skis, neige.  
28 La poussette et l'enfant s'engouffrent dans la ville, une roue se détache, le petit  
29 garçon se réveille et sourit.  
30 La roue. La neige. La ville...

**Il aime à flâner**

*Il aime à flâner*  
*Et faire moisson d'émotions*  
*Chemins de cité*

Il lève la tête, face au mur, il sourit aux deux ados. Silhouettes tracées sur la brique  
ils vont d'un bon pas. Comme lui, exactement ainsi qu'il arpente la ville.

Enchâssée dans le bleu de ses pensées il la découvre et la croque à chaque pas.  
Certes, avec un peu moins d'allant que les deux jeunes gens, éternels, à qui il adresse  
un clin d'œil. Non en raison du poids des ans, mais davantage grâce à son goût de la  
lenteur, acquis au fil de ses déambulations urbanistiques.

La foule est dense sur le trottoir, dans la lumière blanche. Au loin, les découpes  
trapues du palais, de l'église massive, des grandes bâtisses, comme autant de décors  
issus d'un livre à système. On le dépasse, un puis deux quidams, il évite une ombre,  
on le frôle, il est pris dans le mouvement des hommes. Qui vont, qui viennent, mus  
par un inéluctable dessein. Tout à coup son regard s'immobilise, s'il tend la main,  
il les touche.

Un couple, tous deux de petite taille, vêtus de sombre, pantalon, veste. L'homme  
marche en avant, le bras tendu en arrière, la main donnée à sa compagne. Leurs pieds  
vont en traînant sur le pavé. Sonatine silencieuse, l'échange de leurs regards bat  
doucement la mesure. Les mots de Daudet les enveloppent : « Chose attendrissante !  
Ils se ressemblaient. » Il les regarde s'éloigner. La dame porte un sac noir sur son  
dos. Inattendu : un petit ours rose, accroché sur le sac, dodeline au rythme de leur  
pas.

Peut-on marcher au gré du vent, dans cet environnement de brique, de pierre et  
de béton, de macadam et de klaxons, de freins qui crissent et d'invectives (voix  
humaines ?), de rugissements et de moteurs ? Oui, il le peut. Il le veut.

Arrivé au boulevard le flot des véhicules, en un sens, dans l'autre, impriment des  
stries sur la rétine à la manière d'une navette folle courant en tous sens sur le métier.  
Il ferme les yeux, les ouvre, porte le regard au-delà de la circulation effrénée, là où il  
sait l'espace s'ouvrir aux piétons. L'œil s'étire, surpris: cette variation, il en rêve !

1 Des voitures, abris immobiles, vidées de leurs occupants usuels, conquises par la  
2 végétation, plantes exubérantes serties dans des carrosseries aux éclats de tournesol.  
3 Force de vie qui ne bruit.

4  
5 Une fois n'est pas coutume, ses pieds sont las, alors, il va en tram.

6  
7 Il s'est appuyé à la barre, observe ses congénères, compagnons de route d'un  
8 instant ou pour un temps, jamais très long. Des vieux, des jeunes, des isolés avec  
9 casques sur les oreilles, des connectés avec écran, des jamais-seul au téléphone, des  
10 qui-s'évadent avec roman, des tristes, des gais... Le tram se vide, s'emplit. Elles  
11 sont deux à monter au même arrêt, une jeune, une plus âgée. Le tram tangué, elles  
12 s'accrochent aux poignées ... La plus jeune est enceinte. Celle qui est plus âgée  
13 regarde autour d'elle... Elle demande à la plus jeune : « Vous ne voulez pas vous  
14 asseoir? ». L'autre, effarouchée, « Non, non, ça va, c'est bien comme ça » et elle  
15 montre qu'elle se tient bien et s'adosse à la vitre.

16  
17 Son aînée lance un regard insistant aux voyageurs assis, peine perdue, aucun ne  
18 les regarde. Toutes deux, gênées, n'osant solliciter une place assise, se regardent à la  
19 dérobée et se sourient... Nouvel arrêt, nouveau mouvement. Des places se libèrent,  
20 se reprennent. Près d'elles, il reste à peine plus d'une place en bout de rangée. La  
21 femme aux traits fanés sourit à la future mère et d'un geste lui indique le siège.  
22 L'autre acquiesce timidement, va prendre place. La jeune femme au ventre arrondi  
23 s'assied et, faisant autant de place que possible, tout en tapotant l'espace vide sur  
24 le siège à côté d'elle, adresse un sourire à sa protectrice. Cette dernière hésite, enfin  
25 s'assoit, en appui sur une fesse. Les deux femmes se regardent, sourires en partage et  
26 puis, épaulement contre épaulement, chacune en sa rêverie, elles continuent le voyage.

27 Lui, songeur et heureux, descend au prochain arrêt...

28  
29 L'ambiance est au gris. Un petit crachin enveloppe tout, uniformise tout. Seule la  
30 sculpture résiste. Devant lui, telle une aile noire, elle se distingue. La feuille de métal  
31 se meut lentement. L'oreille tourbillonnante n'en finit pas de cueillir les rumeurs qui  
32 parcourent la ville. Elle en est saoule. Pour sortir de l'ivresse il suffit de s'éloigner,  
33 descendre une volée de marches. L'homme s'assoit. L'odeur des gaufres chaudes  
34 chatouille sa gourmandise. A ses pieds les arbres, les haies, les massifs rangés  
35 au cordeau s'inclinent sous l'humeur humide du vent, semblables à d'antiques  
36 pleureuses.

37

L'homme bouge ses épaules, il se lève, s'étire. Le mouvement en volute est  
contagieux. Il part d'un pas chancelant, dansant.

*Printemps dans la ville*

*Poésie rime avec rue*

*La pluie nous échoit*

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37**Balades urbaines**1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

Le train ralentit, j'arrive enfin à destination ! J'ai délaissé ma ville trop longtemps. Elle me manquait. Son odeur, son atmosphère, ses couleurs...je ne m'habituerai jamais aux autres cités, aucune ne me rassure autant que la mienne. Je m'en suis pourtant enfui, espérant découvrir des horizons plus sereins ailleurs. Las, j'en reviens dégouté, le monde n'est pas plus rose chez les autres, c'était même pire. J'en suis encore groggy, j'aurais dû revenir plus tôt...

Aujourd'hui, je suis de retour dans mes quartiers. Je peux enfin me laisser aller, pour la première fois depuis trop longtemps. J'aperçois les premiers bâtiments de la banlieue, des graphes décorent les interminables murs de la voie ferrée. Nous souhaitent-ils la bienvenue ou nous mettent-ils en garde ?

« Sauvons nous ! » : le message me saute aux yeux. De quoi ? De qui ? Qui a écrit cette alerte ? Et les signatures se succèdent: « Oviol », « Doué ! » « Soon », « Magic », j'en reconnais certaines dont l'aspect familier me ramène des années en arrière. Mes anciens camarades sont toujours à l'œuvre. Même le temps n'a pas réussi à les arrêter. C'était une de mes autres vies, pleine d'équipées nocturnes, de peintures, de saouleries, de courses-poursuites. Je porte encore les traces d'une de ces aventures, qui a mal tourné. Je n'avais pas vu le fil barbelé en escaladant ce mur pour fuir les gardes de sécurité. Ils en étaient furieux, je n'aurai pas aimé tomber entre leurs mains quand j'y repense. Je leur ai échappé de justesse, mais à quel prix. Quelle douleur et quelle frayeur! J'en frissonne encore en parcourant du doigt cette longue cicatrice qui décore encore mon avant bras... Quel monde obscur que celui des grapheurs, entre artistes et vandales. A présent, je regrette un peu cette fraternité. Nous n'avions qu'un objectif : laisser nos messages dans les lieux les plus improbables, les plus visibles si possible. Les voies ferrées sont parfaites pour cela.

Etrange tout de même : chaque ville connaît ce rite. Les entrées sont signées, dédicacées par des centaines d'anonymes, aux dessins, aux messages parfois saisissants. La curiosité m'envahit, quand je traverse cette frontière colorée, que ce soit d'ailleurs ici ou dans les autres cités, à lire et tenter de décrypter ces drôles de hiéroglyphes des temps modernes. J'essaie d'imaginer leurs auteurs et de les comprendre. Là où beaucoup n'y voient que dégradations, je lis des reflets de vie, des messages pour la postérité ou des appels à l'aide...

1 J'abandonne ces cogitations au moment où le train pénètre en gare, lorsque je me  
2 saisis de mes affaires pour débarquer sur le quai. Je m'engouffre aussitôt dans les  
3 méandres des transports en commun. J'ai arpenté ces couloirs, ces réseaux, pendant  
4 30 ans. Je les connais par cœur. Le contraste avec les journées précédentes m'étonne.  
5 Perdu dans les souterrains d'autres cités, je m'y sentais nerveux et mal à l'aise. Ici,  
6 rassuré, je me faufile par des chemins mille fois empruntés.

7  
8 La nuit est déjà tombée sur la ville, en ce début d'automne. Et la pluie s'y est mise,  
9 elle aussi. Un petit crachin, comme je les aime. Le résultat est insolite : là où des  
10 milliers de véhicules et de personnes se livrent chaque jour une guerre sans merci,  
11 ce n'est à présent plus qu'un désert. Plus un chat dans les rues trempées par le ciel.  
12 Quelques voitures circulent mais rien de comparable au capharnaüm quotidien. J'ai  
13 toujours aimé la pluie, l'entendre marteler les murs, la sentir, la voir ruisseler sur  
14 la ville. Elle nettoie la cité, la lave des outrages des hommes. Elle en vide les rues,  
15 obligeant ses habitants à s'enfermer pour lui échapper. Et elle laisse derrière elle une  
16 petite odeur apaisante...

17  
18 Je monte dans le tram direction le bas de la ville, je dois y retrouver de vieux  
19 amis. Les transports en commun citadins sont toujours une aventure, surtout dans les  
20 quartiers populaires. Je m'y plonge avec le plaisir d'un aventurier. Les personnages  
21 les plus cocasses y côtoient monsieur et madame tout-le- monde. Le mélange est  
22 détonnant. Je remarque un groupe de jeunes skinheads patibulaires qui gonflent les  
23 muscles à l'approche d'un trio d'étrangers bruyants. Au milieu, une dame, d'un  
24 certain âge, commence à montrer des signes d'inquiétude manifestes. Mon voisin,  
25 passablement éméché, ronfle quasiment sur mon épaule. Je le secoue un peu, histoire  
26 d'éviter de lui servir d'oreiller. Il s'ébroue, marmonne dans un dialecte inconnu et  
27 s'écarte. Tous ces détails me rappellent mon adolescence passée dans ces mêmes  
28 lieux. Combien de fois n'ai-je vécu ces scènes par le passé ? Certaines choses,  
29 certaines atmosphères ne changeront décidément jamais !

30  
31 Je dois traverser quantité de quartiers très dissemblables. Comme les villes, de  
32 très discrètes petites frontières les partagent les uns des autres. Certaines ne sont  
33 connues que des initiés: un parc, une large avenue, un simple parking... suffisent  
34 pour séparer les communautés urbaines, les turcs des grecs, les riches des pauvres...  
35 Les changements d'atmosphère sont parfois brutaux, je suis ainsi passé en quelques  
36 minutes du quartier des affaires, aux grands buildings et aux bureaux à perte de  
37 vue, au coin plus coloré mais franchement plus glauque des prostituées. Le premier

est quasiment désert à cette heure, le second, par contre, connaît une agitation  
extraordinaire à la tombée de la nuit.

4 A l'arrêt suivant, le tram se vide de ses passagers remuants. Je me retrouve isolé,  
5 obligé, à mon grand plaisir, de retourner à mes réflexions profondes. Un grand gars se  
6 pose quelques sièges derrière moi. Un black, à l'air triste. Nous ne sommes plus que  
7 deux dans le véhicule, la pluie redouble et le tram suit le rythme. Mon compagnon  
8 de route commence à chantonner, une mélodie douce dont je ne reconnais pas les  
9 paroles, dont je ne connais pas la langue en fait. Sa voix me berce, associée aux  
10 sonorités de la pluie et du roulement sur les rails. L'ensemble est envoutant, je me  
11 sens transporté, ému aussi, par la beauté de la voix de cet homme. J'ai l'impression  
12 de vivre un moment magique tant je sens que ce son éveille en moi des sentiments  
13 confus, qui me retournent les tripes. Je n'y tiens plus, je me retourne et nos regards  
14 se croisent. Un lien s'est créé à cet instant, entre lui et moi.

15  
16 Il s'est levé, en poursuivant sa chanson. Il s'est dirigé vers la sortie, m'est passé  
17 devant et est venu me serrer la main. Ses yeux plongèrent dans les miens et nous  
18 nous sommes compris. Le tram a ouvert ses portes et il disparu dans la ville. Je ne  
19 le revis jamais. Je me souviendrai toujours de cet instant où le temps s'est figé, où je  
20 me suis senti si proche d'un parfait inconnu...



1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

***Pascal De Bock***

Auteur de nombreux romans parus aux Éditions *En attente*, ce passionné de la vie intérieure aime à flâner au gré de son imagination dans un monde que lui-seul connaît. Sa fougue créatrice, attisée par la ligne 10 nous permet de lire aujourd’hui cette première nouvelle, potentiellement accessible à la planète entière. Un feu d’artifice au sommet de sa gloire...

***Dominique Michiels***

Duis semper. Duis arcu massa, scelerisque vitae, consequat in, pretium a, enim. Pellentesque congue. Ut in risus volutpat libero pharetra tempor. Cras vestibulum bibendum augue. Praesent egestas leo in pede. Praesent blandit odio eu enim. Pellentesque sed dui ut augue blandit sodales.

***Paul Dupuis***

Après plusieurs années dédiées à l’économie en Belgique et au Portugal, Paul s’est intéressé à la littérature en suivant le programme des cours de philologie romane à l’UCL, qu’il a complété par une formation en traduction littéraire pour les langues espagnole et italienne. Il a traduit quelques romans et puis est devenu traducteur jure. Maintenant, il occupe son temps à lire et il s’essaie gentiment à l’écriture.

***Chloé Dagnelie***

Nulla sollicitudin. Fusce varius, ligula non tempus aliquam, nunc turpis ullamcorper nibh, in tempus sapien eros vitae ligula. Pellentesque rhoncus nunc et augue. Integer id felis. Curabitur aliquet pellentesque diam. Integer quis metus vitae elit lobortis egestas. Lorem ipsum dolor sit amet, consectetur adipiscing elit. Morbi vel erat non mauris convallis vehicula.

***Daniel Apelbaum***

Nulla et sapien. Integer tortor tellus, aliquam faucibus, convallis id, congue eu, quam. Mauris ullamcorper felis vitae erat. Proin feugiat, augue non elementum posuere, metus purus iaculis lectus, et tristique ligula justo vitae magna. Aliquam convallis sollicitudin purus. Praesent aliquam, enim at fermentum mollis, ligula massa adipiscing nisl, ac euismod nibh nisl eu lectus. Fusce vulputate sem at sapien. Vivamus leo. Aliquam euismod libero eu enim. Nulla nec felis sed leo placerat imperdiet. Aenean suscipit nulla in justo.

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37

1	<b><i>Françoise Hekkers</i></b>	1
2	Graphiste de formation, Françoise est l'auteure de nouvelles et d'un premier	2
3	roman. Elle est plongée dans l'écriture du second. « Donner à voir » est sa passion.	3
4	La rencontre avec le Collectif a d'abord été un pré-texte, un lieu de rendez-vous	4
5	enthousiaste, avant de lui permettre de s'inscrire dans un projet commun, autour	5
6	d'une thématique proche du quotidien. Parce que nous sommes tous à notre manière,	6
7	des poètes urbains.	7
8		8
9	<b><i>Isabelle De Vriendt</i></b>	9
10	Isabelle est romaniste et assoiffée de projets littéraires et sociaux. Elle écrit depuis	10
11	qu'elle sait écrire : de la poésie, un roman, des nouvelles, le début d'un roman, des	11
12	nouvelles encore. L'expérience du Collectif d'écrits a été pour elle l'occasion de	12
13	renouer avec la poésie, et de s'essayer notamment à l'art du haï-ku.	13
14		14
15	<b><i>Sylvie Van Molle</i></b>	15
16	Sylvie est comédienne, auteure et fondatrice d'une compagnie de théâtre,	16
17	la « Compagnie Les rêveurs éveillés ». Attirée essentiellement par les arts	17
18	contemporains, toutes disciplines confondues, elle a commencé l'écriture par la	18
19	rédaction d'une pièce de théâtre, d'un long et de plusieurs courts métrages. C'est sa	19
20	première nouvelle.	20
21		21
22	<b><i>Viviane Chambert</i></b>	22
23	Passionnée par les livres, l'écriture est essentielle dans sa vie. L'écriture des	23
24	autres... Jusqu'à ce que... Viviane est venue rejoindre le collectif d'écrits par fidélité	24
25	à un rêve d'enfant, par goût des mots des autres (surtout !) et pour la rencontre...	25
26		26
27	<b><i>Glenn Marlier</i></b>	27
28	Glenn Marlier écrit des récits de vie, des témoignages, des articles,... Il aime	28
29	rencontrer et relater la vie de personnages, surtout s'ils sont inconnus. Chacun a une	29
30	histoire qui mérite d'être racontée, faite d'expériences, de joies et de tristesses. Un	30
31	beau jour, sur la ligne 10, Glenn a découvert un collectif à la recherche de poésie	31
32	urbaine...	32
33		33
34		34
35		35
36		36
37		37